LA

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet intelligent a une cause intelligente. La puissance de la cause intelligente est en raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-HUITIÈME ANNÉE

N° 4. — AVRIL 1905

PARAIT DU 1er AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 4

Anniversaires d'Allan Kardec et de P.-G. Leymarie. 194
De l'Idée de Justice et de son développement dans l'histoire, (*suite*), par Ed. Grimard. 195
Note de la Rédaction. 204
Faits intéressants communiqués par M. le Baron de Kronhelm :
— Vision du Poète John Milton. 205
— Le Spectre de la Dame Blanche à la Cour de Suède. 206
— Une Plante remarquable. 208
— Une Prédiction du Dr Muehlenbruch réalisée. 208
— Le Timbre de Serbie. 209
— Clairvoyance. 210
Remerciements au *The Harbinger of Light*, par P. Leymarie. 212
Avril des Morts, poésie par Julien Larroche. 212
Causeries sur l'Évolution de l'Idée religieuse (*suite*), par Senex. . . . 213
La Bio-Psychologie des Mages (*fin*), par Rouxel. 218
Avis intéressant, par V. Chartier. 222
Bibliographie. — Après la mort (17me mille), par Léon Denis. 222
— Essai de Mysticisme antique, par Porte du Trait des Ages. 225
— La Genèse du Monde, par Jules Huré. 226
— Principes de morale, par le même. 226
— Différences entre le Magnétisme et l'Hypnotisme, par Albert, d'*Angers*. 226
Gloria Victis, par Algol. 227
Sur la Pluralité des Mondes. Lettre ouverte à Mme Camille Flammarion, par Algol. 228
Courrier de Nice, par Léopold Dauvil. 233
Causerie philosophique, par Diane Marest. 238
L'Expérience personnelle de Mme d'Espérance, traduction du professeur Ch. Moutonnier (*1er article*). 242
La Mort n'existe pas (*suite*), par Mme Florence Marryat. 249

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1er de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : **1** fr.

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. Leymarie. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

Collection de la *Revue Spirite* depuis 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 46 premières années, 1858 à 1903, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 (13 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 47e année 1904, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide, prix* : 2 fr. 50 par volume Prix spécial pour la collection entière.

REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES ET SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

AVIS

Nous prévenons nos abonnés qui n'ont pas encore réglé leur abonnement pour 1905, que nous chargeons la poste des recouvrements et nous les prions de faire bon accueil à la quittance qui leur sera présentée dans le courant du mois.

Mais, pour éviter des frais, il serait préférable de nous envoyer, soit un mandat-poste, soit un chèque, même des timbres-poste français de 0 fr. 25 à 1 fr.

VIENT DE PARAITRE

La MORT, l'AU-DELA et la VIE dans l'AU-DELA

Par le Baron CARL du PREL

Traduit de l'allemand par Mme Agathe Hœmmerlé ; introduction par le colonel de Rochas. — *1 vol. in-8°, broché, orné d'un portrait.* **Prix : 3 fr. 50.**

La Personnalité Humaine, sa Survivance,

ses Manifestations Supranormales.

Par F. W. H. Myers,

Traduit par le Dr S. Jankélévitch. *1 vol. in-8°, broché.* **Prix : 7 fr. 50**

MON CHEMIN DE DAMAS

Par Jean Rouxel

Une brochure in-16 sur beau papier

Prix : 0 fr. 60

DERNIERS OUVRAGES PARUS

ALBERT DE ROCHAS : **Les Frontières de la Science.** — 1re série : État actuel de la Science psychique. — Les propriétés physiques de la force psychique. — La physique de la Magie..... 2 fr. 50

2e série : Lettre ouverte à M. Jules Bois. — Les localisations cérébrales. — Les actions psychiques des contacts, des onctions et des émanations. — La lévitation du corps humain, nombreuses gravures..... 3 fr. 50

— **L'Envoûtement.** Documents historiques et expérimentaux, 2e édition, revue..... 1 fr.

M. SAGE : **Madame Piper** et la *Société Anglo-Américaine* pour les Recherches psychiques. Préface de CAMILLE FLAMMARION..... 3 fr. 50

La Zone-Frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Le Sommeil naturel et l'Hypnose, leurs phases, leur nature ; ce qu'ils nous disent en faveur de l'immortalité de l'âme..... 3 fr. 50

LÉON DENIS : **Dans l'Invisible** ; Spiritisme et Médiumnité ; traité de Spiritualisme expérimental..... 2 fr. 50

GABRIEL DELANNE : **Recherches sur la Médiumnité**, étude des travaux des savants. — L'écriture automatique des hystériques. — L'écriture mécanique des médiums. — Preuves absolues de nos communications avec le monde des esprits. — Fig. dans le texte..... 3 fr. 50

A. BARMOND : **Somnambulisme et thérapeutique** ; remèdes éprouvés de sources différentes..... 2 fr.

Le problème de l'Au-delà. Conseils des Invisibles recueillis par le général A... Véritable bréviaire spirite..... 1 fr. 50

EMM. DARCEY : **L'Homme terrestre.** — Œuvre absolument remarquable..... 2 fr. 50

Prof. MOUTONNIER : **A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.** Ouvrage recommandé..... 1 fr. 50

Baron CH. DE REICHENBACH : **Les phénomènes odiques** *ou Recherches physiques et physiologiques sur les dynamites du Magnétisme, de l'Électricité, de la Chaleur, de la Lumière, de la Cristallisation et de l'Affinité chimique* considérés dans leurs rapports avec la *Force vitale*..... 8 fr.

J. MAXWELL : **Les Phénomènes psychiques**, Recherches, Observations, Méthodes, 2e édit. 1 vol. in-8°..... 5 fr.

France DARGET : **Poésies nouvelles précédées de premières poésies**..... franco 2 fr. 40

— **Pour la défense des « Oberlé »**..... 0 fr. 50

E. JOLLIVET-CASTELLOT. — **La Science alchimique.** Ouvrage orné de nombreuses gravures..... 5 fr.

CH. D'ORINO : **Les Contes de l'au-delà**, sous la dictée des Esprits. Un vol. in-18 jésus..... 3 fr. 50

PAPUS. — **L'Almanach de la chance**, pour 1905, abondamment (50 figures) contient les 22 lames du Tarot des Bohémiens. 1 fr. franco 1 fr. 25

NOEGGERATH (Mme R.). — **La Survie.** — *La réalité, Sa manifestation, Sa philosophie.* — ÉCHOS DE L'AU-DELA (quelques exemplaires reliés restent encore (1)..... 4 fr. 50

(1) Notre chère doyenne, la « BONNE MAMAN » de la Colonie spirite parisienne, va revoir son beau livre avant de le rééditer. La nouvelle édition verra le jour avec le printemps.

FELIPE SENILLOSA : **Evolution de l'âme et de la Société**, traduit de l'espagnol, par A. EBELOT..... 3 fr. 50

CAMILLE FLAMMARION : **L'inconnu et les problèmes psychiques**, Manifestations de mourants ; apparitions ; télépathie ; communications psychiques ; suggestion mentale ; vue à distance ; le monde des rêves ; la divination de l'avenir..... 3 fr. 50

FALCOMER : **Phénoménographie** ou recherches originales sur les facultés peu connues de l'homme, avec 17 fig..... 1 fr. 50

ED. GRIMARD : **Une échappée sur l'infini. Vivre. — Mourir. — Revivre.** Un volume de 420 pages..... 3 fr. 50

— **La Famille Hernadec**, roman spiritualiste..... 2 fr. 50

KATIE KING : **Histoire de ses apparitions**, d'après les documents anglais, avec illustrations, par un adepte. Préface de M. Gabriel DELANNE 2 fr.

ADRIEN MAJEWSKI : **Médiumnité guérissante** par l'application des fluides électriq., magnétiq. et humains, 24 fig. hors texte..... 3 fr.

La Rénovation religieuse, par l'abbé X... Cet ouvrage renferme sur l'organisation du monde, sur la personne et la divinité du Christ, des détails très intéressants et nouveaux (Épuisé)..... 2 fr.50

D. METZGER : **Médiums et groupes.** Spiritisme et hypnotisme 0 fr.50

A. ERNY : **De l'identité des Esprits**..... 0 fr.50

ALBERT LA BEAUCIE : **Les Grands Horizons de la vie**, abrégé de psychologie moderne, preuves expérimentales..... 2 fr.

Le Credo philosophique d'un franc-maçon : grand in-8° de 180 pages sur papier de luxe 2 fr. Port payé..... 2 fr. 60

Comte CAMILLE DE RENESSE : **Jésus-Christ**, ses apôtres et ses disciples au XX^e^ siècle..... 2 fr.

L. GARDY : **Cherchons**..... 2 fr. »

— **Le médium, D. D. Home**, sa vie et son caractère d'après des documents authentiques..... 1 fr.

Autour « des Indes et à la planète Mars », édité par la Société d'études psychologiques de Genève..... 2 fr.50

Etude philosophique : Le Christ, le christianisme et la religion de l'avenir, par HENRI CONSTANT (Général FIX)..... 2 fr. 50

Compte rendu du CONGRÈS SPIRITE ET SPIRITUALISTE INTERNATIONAL, tenu à Paris, du 16 au 27 septembre 1900. Ouvrage de 730 p., gr. in-8. — *Section spirite, Section magnétique, Section hermétique, Section théosophique*, prix : 10 fr., port payé..... 12 fr.

H. M. LAZELLE, colonel de l'armée des États-Unis d'Amérique : **Matière, Force et Esprit**, ou évidence scientifique d'une intelligence suprême, traduit de l'anglais par C. MOUTONNIER, ancien professeur de l'école des Hautes Études commerciales de Paris..... 2 fr.50

M. HAFFNER. — **Comment on fait quelques expériences magnétiques et hypnotiques à l'état de veille**, brochure..... 2 fr.

Annie BESANT. — **Réincarnation**, traduit de l'anglais par la doctoresse M^me^ Schultz, un vol. in-16 de 108 pages..... 1 fr.

C. W. LEADBEATER : **Le Credo chrétien.** Son origine et sa signification. Traduit de l'anglais. Un vol. in-16 de 160 pages..... 1 fr. 50

R. A. : **Histoire de l'Ame.** Ses véhicules et ses conditions d'existence. Un vol. in-16 de 232 pages..... 2 fr. 50

Franz HARTMANN. — **Magie blanche et noire,** œuvre d'un érudit, broché..... 6 fr.

FABRE d'OLIVET. — **La Langue hébraïque restituée,** nouvelle édition, 2 vol. in-4° couronne, papier vergé..... 25 fr.

REVEL. — **L'Evolution de la vie et de la Conscience,** *du règne minéral aux règnes humain et surhumain.* 1 vol. in-12 broché.... 3 fr. 50

XXX.— **Comment? Pourquoi?** *Révélations.* 1 vol. in-16, broché. 3 fr. 50

XXX. — **Au Pays des Esprits,** *Roman vécu des Mystères* de l'occultisme. Préface de PAPUS. 1 vol. in-16 de 432 pages..... 5 fr.

SCHMITZ DU MOULIN. — **Les Chevaliers de la Lumière** (1er fascicule) par MUHAMMAD ADIL. 1 vol. in-12 broché... ..... 3 fr. 50.

LÉON DENIS : **Après la mort.** Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiq. et expériment., ses conséquences morales (17e mille). 2 fr. 50

— **Christianisme et Spiritisme.** La nouvelle révélation. Doctrine des Esprits. Rénovation (5e mille)..... 2 fr. 50

— **Pourquoi la vie** (67e mille)... ..... 0 fr. 15

Mme ALEX. MOREAU : **Lumière et vérité.** (Recommandé).. 3 fr.

ROSSI, PAGNONI et D. MARONI : **Quelques essais de médiumnité hypnotique,** traduit de l'Italien..... 2 fr.

M. de KOMAR : **A travers l'Invisible;** contes illust. pour la Jeunesse. 2 fr.

SAINTEAU (Fernand) : **Cours complet** de la science de l'Hypnotisme, du magnétisme et du massage..... 7 fr.

MAURICE BOUÉ DE VILLIERS : **Les Chevaliers de la Table Ronde** (Roman) comprenant: Le roi Arthur, Parsifal, Lancelot du Lac, prix 2 fr.

C. W. LEADBEATER. — **Le Credo Chrétien,** son origine et sa signification (traduit de l'anglais)..... 1 fr. 50

L'ABBÉ JULIO: **Secrets merveilleux** pour la guérison de toutes les maladies physiques et morales ; un vol. de 600 pages, relié maroquin souple, avec 2 portraits et 22 figures mystérieuses. Prix..... 12 fr. »

— **Prières merveilleuses** 5 gravures..... ..... 3 fr. 50

— **Biographies de Jean Sempé et de l'abbé Julio,** 4 gr. 3 fr. 50

FABRE DES ESSARTS : **L'abbé Houssay** (l'abbé Julio) Biogr. ornée d'un portrait... ..... 1 fr.

— **L'arbre gnostique** par SYNÉSIUS (Epuisé)..... 2 fr.

M. HAFFNER, prof. de magnét. : **Comment on endort..** 0 fr. 60

PAPUS : **Traité élémentaire de Science occulte,** mettant chacun à même de comprendre et d'expliquer les théories et les symboles employés par les anciens, par les alchimistes, les astrologues, les kabbalistes. — 7e édit. refondue et considér. augmentée, 7 francs 7 fr. 50 franco.

PORTE DU TRAIT DES AGES : **L'envoûtement expérimental.** 1 fr.

— **Etudes magiques et philosophiques.** Théories diverses de l'envoûtement. Corps astral. Extériorisation de la sensibilité. L'âme humaine 1 fr.

VICTOR DUEZ : **Fausses Doctrines et Croyances vraies.** 0 fr. 50

Occasions

BILZ : Nouvelle méthode pour guérir les maladies. La nouvelle médication naturelle. Ouvrage couronné. 1 vol. gr. in 8° de plus de 2.000 pages, avec 720 figures dans le texte, un grand nombre de planches en couleurs et plusieurs modèles démontables du corps humain et de ses organes. — Relié.... 15 fr.

— THE INDIAN EMPIRE : Histoire, topographie, climat, religion, éducation, etc., 3 volumes in-4°. Nombreuses vues topographiques, tirées à part, par les principaux artistes graveurs, par R. Montgomery-Martin..... 30 fr.

SAR PELADAN : Théâtre de la Rose-Croix : — La Prométhéide, trilogie d'Eschyle en 4 tableaux ; gr. in-8° de 165 pages sur papier de luxe..... 3 fr.

— Le Prince de Byzance, drame romanesque en cinq actes..... .... 3 fr.

M. N. BOUILLÉT : Dictionnaire des sciences, des lettres et des arts. Grand in-8°, belle reliure d'éditeur, franco..... 11 fr.

MM. LARIVE ET FLEURY : Dictionnaire français illustré des mots et des choses, 18 séries de 160 pages chacune, grand in-4° de 5 francs la série, laissées à..... 40 fr.

Années 1894 à 1901 de la Revue de cuisine pratique « Le Gourmet ». 7 vol. in-4°..... 20 fr.

ALFRED LOISY : **L'Evangile et l'Eglise**, 2e édition augmentée ; ouvrage mis à l'index par le cardinal archevêque de Paris, rare..... 15 fr.

— **Autour d'un petit livre**.. — ..... 6 fr.

BOULES DE CRISTAL

POUR MÉDIUMS VOYANTS

de 3 à 20 francs, selon la grosseur et la qualité. Librairie spirite.
Supports des boules en bois noir, 0 fr. 75, 1 fr. et 1 fr. 25 selon la grandeur.

CENTENAIRE D'ALLAN KARDEC

Edition d'une carte postale en simili-gravure, d'après un des meilleurs portraits du Maître

Par unité, 0 fr. 10 ; par douze, 1 fr. ; par vingt-cinq, 1 fr. 75 ; par cinquante, 3 fr. ; par cent, 5 francs ; au-dessus de cent exemplaires à débattre.

Une de nos abonnées, Mme Marius Gas, propriétaire à Vauvert (Gard), clos des Américains, nous prie de faire savoir aux lecteurs de la *Revue* qu'elle peut leur fournir du vin pur garanti naturel. Prix et échantillons sur demande.

AVIS. — Le Plateau alphabétique, très connu en Allemagne et dans l'Est de la France, nous a été souvent demandé par nos abonnés. Il est plus pratique que le guéridon classique, et peut se placer sur une table ou tout autre meuble. Nous l'enverrons *franco* gare, avec son chariot, contre mandat-poste de 15 francs. Voir le « Guéridon alphabétique », sur notre catalogue.

VINS DE BORDEAUX

Tout premier choix
recommandés aux lecteurs de la *Revue*,
pour lesquels il sera fait des prix spéciaux.

S'adresser à M. L. GACON (Gendre de Mme P.-G. LEYMARIE)
propriétaire à VILLENAVE DE RIONS, par LANGOIRAN (Gironde)

Rouge . . . . . 150 francs la pièce de 228 litres.
Blanc. . . . . 200 francs — —
(Pris à Bordeaux, frais de transport et de congé à la charge du destinataire

On livrera par 1/2 et 1/4 de pièce.

La **Revue** recevra les commandes et les transmettra aussitôt à la propriété.

La Paix et le Désarmement par les Femmes

Association fondée à Paris en 1899.

Autorisée en 1900 par le Président du Conseil, Ministre de l'Intérieur sur l'avis du Ministre des Affaires Étrangères et du Préfet de Police.

Œuvre Humanitaire et Universelle

sans distinction de Religions, d'Opinions politiques, ni de Nationalités.

PRÉSIDENTE FONDATRICE

Mme CAMILLE FLAMMARION

Officier de l'Instruction publique

Art. 5 des statuts : La cotisation annuelle est facultative et doit être envoyée AU SIÈGE SOCIAL, à la Trésorière, ou à la Présidente de l'Association, « LA PAIX ET LE DÉSARMEMENT PAR LES FEMMES », 16, rue Cassini, à Paris.

Médaille d'or à l'Exposition internationale de Paris, 1900

LA SANTÉ RENDUE A TOUS

NÉVRALGIES

MIGRAINES, NEURASTHÉNIE et toutes **MALADIES NERVEUSES,** *Guérison* certaine par les **PILULES ANTINÉVRALGIQUES du Dr CRONIER**

PRIX : 3 fr. LA BOÎTE avec Notice. *Franco poste.*

Dépôt : SCHMITT, Phien, 75, Rue La Boëtie, **PARIS.**
ET TOUTES PHARMACIES, FRANCE ET ÉTRANGER.

Les pilules antinévralgiques du Dr Cronier sont très recommandées

Appel à la Bienfaisance

Nous prions les personnes qui pourraient disposer de vieux vêtements pour les nécessiteux, hommes, femmes, ou enfants, de bien vouloir nous les adresser au bureau de la *Revue*, 42, rue Saint-Jacques ; il nous en est beaucoup demandé en ce moment. On peut envoyer en port dû.

Notre regrettée Directrice était charitable, bien des pauvres l'ont appris et pleurent son départ.

Au nombre de ceux et celles à qui sa main droite savait donner si délicatement sans que sa main gauche le sût jamais, se trouvait une septuagénaire. Mme Veuve L. Roggiero, 8, rue Saint-Louis, à Pantin (Seine), retenue dans sa mansarde par la vieillesse, la maladie, et, bien souvent par la faim. Nous prions nos frères et sœurs de vouloir bien lui faire parvenir en timbres-poste le peu que chacun voudra lui donner et nous leur transmettons d'avance les remerciements de cette digne femme.

Médiums recommandés. — PARIS

Mme Lay-Fonvielle, 26, rue d'Eylau. — Voyante.

Mme Bardélia, 81, boulevard de Courcelles. — Typtologie et écriture.

Mme Pontet, 4, avenue de Clichy. — Intuition.

Mlle Rodière, 157, faubourg Saint-Honoré. — Typtologie.

Mme Lorenza, 21, rue de la Condamine. — Voyance. Somnambulisme.

Mme Bovery, 1, rue Labie. — Voyante.

La *Revue* transmettra à tel de ces médiums les demandes de consultations qui lui parviendraient. Les médiums adresseront leurs réponses aux intéressés.

Plusieurs médiums guérisseurs se sont fait inscrire dans nos bureaux. Suivant les cas nous transmettrons au médium spécialiste les demandes qui nous parviendront.

M. J. Ouiste, secrétaire de la Rédaction, est chargé de répondre aux personnes en peine de trouver ou de choisir les ouvrages traitant de spiritisme, magnétisme, hypnotisme : il conseille les abonnés de la *Revue* sur certains points relatifs à ces sciences et donnera son avis chaque fois qu'un malade voudra bien lui expliquer son cas.

Guérisons par la médiumnité.

Mme Herbert, *médium guérisseur*, demeurant chez Mme Kurt, 25, rue de Lille, se tient à la disposition des personnes qui sont abandonnées par les médecins. Elle guérit principalement les paralysies, les cancers, l'épilepsie et les blessures. Cependant, elle soigne aussi les autres maladies et a obtenu de très nombreuses guérisons. Elle ressent les maladies aussitôt qu'elle est en contact avec les personnes souffrantes. *Au besoin, elle voyagerait pour se rendre auprès des personnes qui ne pourraient pas se déplacer.*

M. Sylvain Albert reçoit tous les jours de 1 heure à 3 heures ; peut aussi soigner à distance, 157, boulevard de la Villette.

M. Majewski, magnétiseur-masseur, diplômé de la Faculté des Sciences magnétiques de Paris, reçoit à Paris, 5, boulevard de Strasbourg, les *mardi, mercredi, vendredi* et *samedi*. Clinique même adresse les *lundi* et *jeudi* de 8 heures à midi.

Mme Mathias, 38, rue de Flandre. Tous les jours (sauf le Jeudi et le Dimanche) à partir de 3 heures du soir.

M. Violette, 18, rue Pétion. Tous les jours (sauf le jeudi et le dimanche) de 4 heures à 7 heures soir.

M. Pradié, 45, rue du Cardinal-Lemoine. Tous les jours de 1 heure 1/2 à 5 heures soir.

M. Boveri, 4, rue Labie. — Massage, Magnétisme. — Les lundi, mercredi et vendredi, de 2 à 5 h. du soir. Va à domicile.

VIENT DE PARAITRE

Les Emblèmes et les Drapeaux de la France

Le Coq Gaulois

Par **Arthur MAURY**

Magnifique volume, sur beau papier, in-8° raisin, de 385 pages renfermant 550 gravures et 27 planches hors texte, dont 11 en couleurs. Jolie couverture chromo en quinze teintes. PRIX : **5 francs** *(franco).*

Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise

La Bibliothèque Idéaliste Lyonnaise (B. I. L.) vient de transférer son siège : 35, rue Vieille-Monnaie, en prenant un local plus vaste et en augmentant encore ses importantes collections.

Cette bibliothèque, fondée en 1902, comprend un très grand nombre d'ouvrages relatifs au magnétisme, au psychisme expérimental, au spiritisme et aux sciences occultes. Elle est ouverte tous les jours au public et délivre, moyennant un prix modique, des abonnements à la lecture pour Lyon et hors Lyon.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. A. GAS, gérant de la B. I. L., 35, rue Vieille-Monnaie, à Lyon.

Catalogue sur demande.

GRAPHOLOGIE. — Quand, par suite du manque d'affinités, tant de douleurs, de déceptions, d'amertumes sont épandues, pour le plus grand nombre, sur le chemin de la vie, tant au point de vue social qu'au point de vue sentimental, l'art de bien connaître son semblable devient une nécessité de plus en plus pressante pour atteindre l'état de *Paix* et d'*Harmonie* rêvée par tous ceux qui aspirent à une Humanité meilleure, partant plus heureuse. Adresser à Mme Gilberte Rama, 3, rue Pestalozzi (près place Monge), un spécimen de l'écriture courante, en n'*importe quelle langue*, avec, si possible, la date de naissance et le prénom pour recevoir un portrait graphologique *complet* (caractère, aptitudes, santé, etc.). Joindre mandat 5 ou 10 francs



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

48e Année — N° 4. — 1er Avril 1905.

ANNIVERSAIRES

d'Allan KARDEC et de P.-G. LEYMARIE

Le 31 mars prochain sera célébré le 36e anniversaire de la désincarnation d'Allan Kardec, et, le 10 avril suivant, le 4e de son disciple et successeur à la rédaction de la *Revue Spirite*, P.-G. Leymarie.

La cérémonie commémorative, en ce qui concerne le Maître, aura lieu le dimanche 2 avril, à 2 heures précises, au cimetière du Père-Lachaise.

Les spirites parisiens n'oublieront pas de faire un pieux pélerinage aux deux dolmens, et tous nos amis associeront, dans leurs sympathiques et reconnaissantes pensées, le souvenir du Maître et celui du Disciple.

LA RÉDACTION

DE L'IDÉE DE JUSTICE

ET DE SON DÉVELOPPEMENT DANS L'HISTOIRE

(*suite*).

Jusqu'ici, nous n'avons vu que le côté grotesque du fétichisme, mais voici que va s'en révéler l'effroyable revers.

Que le lecteur se garde bien de croire que nous nous soyons laissé entraîner, au cours de cette étude, par le désir de rendre plus saisissantes qu'elles ne le sont, hélas ! par elles-mêmes, les scènes abjectes ou navrantes que l'on trouvera çà et là dans ces pages. Bien loin, certes, d'avoir voulu faire de l'horrible à plaisir, nous avons voilé les lumières trop crues, abrégé certaines descriptions et supprimé nombre de détails par trop répugnants ; mais ces réserves faites, nous ne pouvons que répéter ce que nous avons dit plus haut. Nous pensons que l'on aurait tort d'essayer d'édulcorer, pour ne pas dire dénaturer, les tragiques réalités de l'histoire. Il faut avoir le courage de jeter, sur toutes les ignominies dont elle nous présente les tableaux lamentables, un regard viril, suivi de réflexions sérieuses, aussi éloignées d'une sensiblerie affectée que d'une indifférence que nulle souffrance n'émeut, que n'indigne aucune iniquité.

Oui, quelles que soient la rudesse, la froide cruauté des enseignements que renferment les récits des historiens, il est bon qu'il en ressorte la notion de la lenteur avec laquelle s'élève de l'abîme des injustices les plus révoltantes, la pâle étincelle dont l'irradiation ne s'est produite que bien plus tard, au cours de la douloureuse évolution humaine.

Quoi qu'il en soit, n'anticipons point. Nous sommes encore en plein fétichisme et c'est au milieu de véritables flots de sang que furent pratiqués les rites du culte odieux que rendaient aux fétiches leurs adorateurs affolés par l'épouvante. N'y étaient-ils pas, du reste, poussés par leurs prêtres fanatiques qu'enivrait la fumée de leurs holocaustes et ne croyaient-ils pas, les uns et les autres, que leurs dieux, créés à leur image, leur savaient gré de ces hécatombes que multipliaient, d'autre part, les rois eux-mêmes de ces populations barbares. L'ivresse du sang est affolante et contagieuse.

Pour ces horribles sacrifices, on réservait non seulement les criminels, mais encore les prisonniers de guerre et le rebut des malheureux esclaves dont les marchands ne voulaient pas.

« Rien de plus monstrueux que ces rites atroces, raconte un voyageur, rites que les habitants de ces contrées appellent un « acte de pieuse adoration ». Chaque condamné est conduit près d'un arbre fétiche, où un prêtre

sacrificateur lui assène sur la tête un si effroyable coup de massue que parfois la cervelle en rejaillit à l'entour. Puis un coup de hache sépare du corps cette tête fracassée, tandis qu'une calebasse est remplie du sang qui s'en écoule et que le cœur est arraché du cadavre. Ce cœur, ce sang sont présentés au roi, tout d'abord, puis à sa femme, puis aux capitaines de la garde royale et quand tous ces personnages ont pris part à la solennité sacrée, en mordant dans ce cœur et en trempant leurs lèvres dans la calebasse, l'on montre le tout à la multitude qui, joyeuse, stupide et féroce, hurle d'enthousiasme et promène par la ville les restes du supplicié. — Victime offerte au dieu, en « rémission des péchés de la foule » car tel est le type du sacrifice expiatoire. »

« J'eus encore l'occasion, raconte le même voyageur, de voir l'un de ces arbres fétiches, quelques jours après la célébration de la grande *Coutume* annuelle, fête particulièrement sacrée. Les énormes branches de l'arbre disparaissaient presque entièrement sous un revêtement hideux de chair humaine, tandis que le tronc était couvert de crânes accrochés à son écorce. De grands vols d'oiseaux de proie planaient au-dessus de ces débris putrides. Fasciné par l'épouvante et l'horreur, je demeurai immobile devant cette indescriptible pyramide de lambeaux humains qui, lentement balancés par les coups d'ailes des vautours, répandaient sous le soleil torride d'intolérables puanteurs. »

Et que l'on ne s'imagine pas que ces abominations soient locales et exceptionnelles. Il n'est pas de fête, pas d'anniversaire qui ne soient accompagnés de ces immondes sacrifices, non seulement en diverses régions de l'Afrique, mais aussi dans l'Inde, où les homicides sacrés des *Gonds* et des *Garrows*, des *Battas* de Sumatra et des noirs *Arfakis* de la Papouasie, sont la sinistre contre-partie des massacres quotidiens de l'Afrique occidentale.

Une chose hideuse et stupéfiante, c'est que toutes ces infamies qui se sont perpétuées dans la plupart des pays sauvages aient pu s'allier, autrefois, avec un degré de civilisation de tous points supérieur à celui des tribus barbares que nous venons d'énumérer. Nous voulons parler ici du Mexique tel que le trouvèrent les conquérants européens, vers le milieu du xv[e] siècle. Les compagnons de Fernand Cortez eurent la patience de compter les crânes étalés en trophées dans quelques-uns des temples mexicains, ils en trouvèrent 136.000!

D'après une estimation modérée, l'on a pu, à l'arrivée des Espagnols, évaluer à plus de 20 mille, le nombre des victimes immolées annuellement. Lors de l'inauguration d'un grand temple à Mexico, en 1486, 70 mille malheureux, ramassés pendant plusieurs années consécutives dans toutes les parties de l'empire, furent égorgés un à un. L'exécrable sacrifice

se prolongea sans relâche pendant plusieurs journées entières. La procession de ces misérables victimes occupait, sur plusieurs rangs parallèles, quatre milles de longueur et l'on vit, pendant tout le temps que dura cette effroyable boucherie, de véritables ruisseaux de sang rouler et écumer dans toutes les rues avoisinant la grande place publique où se fit l'exécution.

Dans cette phase sinistre de l'histoire,ce n'étaient pas seulement les divinités qui réclamaient tant de victimes, mais encore les rois qui, titubant dans leur ivresse rouge, n'éprouvaient plus que le désir féroce d'exterminer leurs sujets. Représentant du grand fétiche national, fils de fétiches et fétiche lui-même, le roi-pontife était devenu le seul interprète de la conscience humaine, l'unique appréciateur— ô amère ironie !— du bien comme u mal.

Que n'aurions-nous pas à dire, si nous voulions feuilleter, entre tant d'autres non moins infâmes, l'épouvantable chapitre de l'esclavage et de la traite des noirs dont on ne pourra jamais raconter les inimaginables horreurs. On remplirait des volumes si l'on voulait énumérer, même en abrégeant, toutes les monstruosités accumulées sur cette sombre terre d'Afrique, où le courant des migrations a poussé, de l'est à l'ouest et du nord au midi, des débris de races et d'institutions mortes partout ailleurs. Fétiches hideux, monstres nourris de sang humain, dieux-serpents de l'Égypte et de l'Inde trouvent encore là des temples et des adorateurs.

Là, règnent encore des souverains se disant issus de la divinité dont la volonté résume toutes les volontés, constitue toutes les lois et auxquels appartiennent toutes choses et tous les êtres grands et petits, faibles et forts (1). A un signe de leur main, au moindre froncement de leur sourcil, on voit pâlir de terreur les courtisans les mieux en cour, les guerriers les plus valeureux, les vassaux les plus hautains. Leurs ministres les plus puissants ne s'approchent d'eux qu'à genoux et le front dans la poussière, car, à ses côtés, se tient toujours le bourreau qui, la hache sur l'épaule, leur rappelle sans cesse qu'ils doivent être prêts à mourir, si le maître l'exige et à le suivre dans la tombe quand il y descendra,— car après avoir trôné en boucher dans un abattoir, ce fils des dieux ne peut dormir du dernier sommeil, que sur les cadavres amoncelés de ses favoris et de ses favorites.

C'est chose entendue, reconnue, acceptée par le peuple lui-même. En doutez-vous ? écoutez l'une des formules essentielles constituant le rituel des fêtes de couronnement :

« Chaque monarque, en parvenant au trône, doit marcher dans le sang

(1) L'historien Pallas ne nous raconte-t-il pas que chez les Mongols, lorsqu'un individu en prend un autre par les cheveux, il est puni, non point pour avoir fait mal à son semblable... mais parce que les cheveux de l'homme malmené appartiennent au roi !

« de ses sujets, depuis son palais jusqu'au tombeau de son prédécesseur, « comme c'est encore avec du sang humain qu'il doit, à chaque anniver- « saire, arroser la tombe de ses ancêtres. »

A la mort de l'un des derniers rois d'Achantie, il y a une soixantaine d'années, sa fête mortuaire fut célébrée, de semaine en semaine, pendant une durée de trois mois, exigeant chaque fois l'égorgement de deux cents victimes. Pour célébrer d'autres funérailles, l'on en tua trois mille, une autre fois dix mille. Il y a bien mieux encore. Un de ces rois africains voulant célébrer magnifiquement une de ces fêtes solennelles qui coûtent si cher à leurs sujets misérables, fit creuser un large étang, une sorte de petit lac qu'il fit remplir de sang humain, puis s'y promena dans une barque et cela... aux applaudissements de tout son peuple heureux et fier de voir à sa tête un chef qui comprenait si largement son noble métier de roi.

Qu'ajouter après cela ? La plume tombe des mains, au spectacle de telles horreurs. Quels sont donc ces êtres énigmatiques qui hurlent de joie sur les bords de ce lac sanglant ? Qui donc, pour la première fois, osa parler de justice humaine, de liberté humaine, de personnalité humaine ? Que signifient ces mots vides de sens; comment ont-ils pu surgir de ce cloaque immonde; où donc les chercherons-nous encore ?

— Poursuivons notre lugubre enquête.

Les Dogmes.

Les faits qui précèdent si nombreux, si odieux, ont pu nous préparer à tout ce qui pourra suivre. Au sortir des âges préhistoriques, où seule régna la Force incontestée, impérieuse, intangible, nous entrons dans l'ère des dogmes dont le premier, le plus horrible, nous venons de le voir, est le *Dogme du sang*.

D'où vient-il donc ce dogme ? Oh il est facile d'en reconstituer la genèse. Tous les peuples, nous disent les auteurs qui se sont occupés de l'histoire comparée des diverses religions, ont cru à la nécessité d'expiations rédemptrices.

Pourquoi cette étrange communauté de préjugés et de croyances ? Parce que, par suite d'une ignorance universelle et du plus funeste des malentendus, l'on retrouve, chez tous, l'idée d'une chute primitive, d'un grand crime commis dès les premiers âges et qu'il faut expier de la pire façon.

Soit, mais quelle est-elle cette chute, en quoi consiste-t-il ce crime énigmatique, effroyable, exorbitant, pour l'expiation duquel — expiation demeurée incomplète du reste — il a fallu que coulassent et que coulent encore d'intarissables fleuves de sang ?...

Aucun de ces peuples, nul parmi ces milliards d'êtres qui ont vécu et

vivent encore n'ont jamais pu le dire. Ignorance étrange et qui serait incompréhensible, si l'on ne se rendait compte de l'état d'âme des premiers hommes qui, sous l'impression d'une certaine culpabilité mystérieuse, ont cherché toutes sortes d'explications, en même temps qu'un moyen de se disculper, de se faire pardonner par des dieux farouches qui, créés à leur image, ne pouvaient naturellement accepter d'autre offrande que le sang de victimes expiatoires.

L'on a bien essayé d'inventer à ce sujet telles histoires piètrement déguisées sous des symboles demeurés incompris. Un certain fruit mangé en dépit d'une défense préalablement faite... Nous connaissons tous ce conte puéril de la Genèse que l'on peut en réalité rendre responsable de toutes les extravagances dogmatiques auxquelles s'est livrée l'humanité égarée par ses docteurs et ses prêtres qui, ne comprenant rien aux symboles des Écritures, ont pris au sérieux le conte absurde que l'on connaît. Eh quoi, c'est parce qu'une prétendue pomme est censée avoir été mangée indûment, que s'est élargie sur la terre une large tache sanglante, où piétine, depuis des milliers d'années, cette humanité abêtie, tremblante et affolée, devant cette interminable série de sacrifices expiatoires qui, depuis la première victime du premier autel, s'est déroulée... jusqu'à la croix de Golgotha.

Ironie, misère et pitié!

Quels sont donc les fauteurs de ce dogme du sang? Qui donc a pu faire croire à tous ces « croyants » dont l'état d'esprit déconcerte et stupéfie, qu'il fallait que tant de victimes fussent sacrifiées, pour que fût expié le forfait imaginaire ? Ah, nous les connaissons les hommes néfastes qui ont vulgarisé cette doctrine de mensonge. Ce sont ceux qui, suivant l'expression de saint Pierre, ont *tordu* certains passages des Écritures que leur ignorance et leur matérialité les ont empêchés de comprendre (1). Ce sont les Pères de l'Église, les docteurs, saint Anselme, entre autres, qui compilant et résumant toutes les erreurs de ses prédécesseurs, donna corps dans son grand ouvrage (*Cur Deus Homo*) à l'idée d'un certain « Plan de rédemption » qui substituait juridiquement le Christ à ses frères en la chair, défigurait son rôle mystique et le remplaçait par un rédempteur imaginaire assumant sur sa tête innocente « toute l'ardeur de la colère divine. » Et la chose fut si bien acceptée, que les docteurs chrétiens, perdant peu à peu le sentiment des vérités spirituelles que défiguraient leur intolérance et leur fanatisme intransigeant, finirent par détrôner le Père aimant et miséricordieux que nous avait révélé le Christ et lui donner pour successeur je ne sais que Jéhovah de fantaisie vindicatif, injuste et inexorable.

Mais passons, car nous aurons l'occasion d'y revenir plus tard. Toujours est-il que nous savons d'où est partie cette marée sanglante dont le monde

(1) II Pierre, III, 15 et 16.

a été submergé. C'est de ces Écritures « tordues », de cette Genèse exotérique, qu'est venu l'ordre de sacrifier, au dieu jaloux, des animaux d'abord, puis des hommes par la suite. La transition s'imposait fatale, inéluctable. Ne voyons-nous pas, dans les brumes légendaires, se profiler l'autel où devait être sacrifié le fils d'Abraham, se dresser, surtout, odieux et sinistre, le bûcher où fut offerte en holocauste et « suivant les rites » l'innocente fille de Jephté, l'aveugle et farouche observateur des ordonnances de la loi.

Désormais était consacré le dogme sanguinaire. Aussi voyons-nous la tache rouge s'élargir sans tarder. Tyr, Carthage, l'Égypte immolaient des victimes humaines. La Grèce, à chaque sixième jour du mois de Thargelion (correspondant à notre mois d'avril) sacrifiait un homme et une femme pour le « salut des deux sexes ». Rome, à certaines époques consacrées, faisait ensevelir vivants, dans le Forum, un homme et une femme gaulois. Les monuments mégalithiques (improprement appelés druidiques), si semblables du reste à ces autels de pierres brutes dont Moïse recommande l'usage et ayant eux-mêmes servi d'autels, autrefois, dans les rites lugubres où coulait toujours le sang de quelques victimes expiatoires, ces monuments se retrouvent encore sur tout le sol de l'Europe, sans parler de ceux que l'on rencontre également soit en Afrique, soit en Amérique. Les sacrifices humains étaient en usage chez les Gaulois et chez les Scandinaves, comme ils l'étaient, et dans quelle horrible mesure, chez les Mexicains dont il a été question plus haut.

De là, l'universelle adoption de la peine de mort comme châtiment réglementaire de tout péché quel qu'il fût. Or, comme le plus grand des péchés, appelé « péché originel » était imputable à tout homme vivant, c'est par la plus grande effusion possible de ce sang contaminé, que devait être punie l'humanité coupable. Aussi, est-ce pour l'application permanente de cette peine, que furent inventés, par divers peuples, des dieux inexorables, véritables « procureurs de victimes » sous l'inspiration desquels agissaient, c'est-à-dire frappaient sans cesse prêtres fanatiques et sacrificateurs infatigables.

Le christianisme lui-même — nous parlons du christianisme dogmatique si scandaleusement défiguré par l'Église — ne s'est-il pas fait complice des persécuteurs ? Où donc chercher ailleurs que dans cette monstrueuse déformation de toute notion de justice, où semblaient se complaire les étranges représentants des églises primitives, l'origine du dogme pseudo-chrétien de la rédemption par le sang du Juste gratuitement considéré comme victime expiatoire ? La pensée se révolte, l'imagination elle-même s'égare, quand l'on essaie d'aller au fond de conceptions pareilles.

Examinons cependant, disséquons ce dogme incompréhensible, paradoxal, afin d'en montrer l'inanité pitoyable, l'inéluctable néant, sans même

parler de son caractère injuste, odieux et blasphématoire. Que trouvons-nous dans le milieu où semblerait devoir s'exercer son action ?

Étant donné que l'on veuille pour un instant partager l'opinion de ceux qui croient au paradis, à l'enfer et au purgatoire, l'on se trouve en face de trois classes d'êtres ou entités humaines : les élus prédestinés, les réprouvés prédestinés et enfin ceux qui, en vertu de certaines conditions spéciales, peuvent bénéficier du sacrifice expiatoire du Rédempteur divin.

Opérant par voie d'élimination, nous pouvons retrancher du triple groupe dont nous venons d'indiquer la composition, les prédestinés, soit élus, soit réprouvés, puisque leur sort a été fixé de toute éternité par le bon plaisir du Créateur que révèrent les Églises orthodoxes et dès lors nous n'avons plus devant nous que les êtres du troisième groupe dont le sort aléatoire peut dépendre de certaines éventualités particulières. Cette troisième classe comprend deux catégories : celle des hommes qui ont cru en leur Rédempteur et celle des incrédules, des obstinés qui ont refusé d'accepter les bénéfices qui leur étaient offerts, par voie de procuration. Ces derniers, la chose va de soi, s'en iront au feu éternel.

Fort bien ; mais les autres, ceux-là mêmes « qui ont cru » obtiendront-ils un salut gratuit ? Pas le moins du monde. Ne savons-nous pas qu'ils ne peuvent bénéficier de « la grâce » autrement que par un *marché* préalable dont le prix... dont les prix se soldent d'une façon complexe : ici, par l'observance d'une foule de sacrements payés, là, par le stock de prétendues bonnes œuvres qui ne sont qualifiées de la sorte qu'après avoir été estampillées par l'Église, ailleurs, par l'achat de dispenses variées, d'indulgences proportionnelles, de messes tarifées — autant d'impôts obligatoires prélevés, tantôt au bénéfice de l'individu qui, pour son compte tout personnel, s'assure une stalle au paradis, tantôt au profit des âmes qui, reléguées dans les limbes d'un purgatoire de fantaisie, s'y purifient, s'y améliorent... non, certes ! qui y attendent de leurs parents ou de leurs amis, telle rançon aléatoire pouvant — suivant son importance pécuniaire — hâter l'heure de leur libération si passionnément désirée.

Libération de quoi ? C'est ici que nous touchons au grotesque. Où est donc le tarif indiquant combien d'argent, combien d'or, il faut verser à la caisse, pour effacer des péchés, pour blanchir et spiritualiser une âme ?

Et d'autre part, où tombent-elles toutes ces sommes, sinon dans l'escarcelle de l'Église ? Or, qui donc l'a douée cette Église du magique pouvoir d'envoyer en paradis ceux-là seuls qui, ayant en main leur compte courant réglé par leur confesseur, peuvent se présenter, pour le faire contresigner, dans les bureaux de la société en commandite, puissante société anonyme, connue dans le monde entier sous la raison sociale de « Saint-Pierre et Cie » ?...

Qu'ajouter encore en présence d'un tel scandale? Quel est donc l'homme ayant conservé quelque parcelle d'intelligence ou de simple bon sens et possédant encore une notion, pour aussi minime qu'elle soit, du sentiment de la justice, qui pourrait accepter une pareille doctrine ayant cependant la prétention de régler, en ce monde et dans l'autre, la destinée des âmes divines et immortelles, issues du Dieu Très Haut, Foyer de toute Justice, de tout Amour et de toute Vérité?

Au surplus, au milieu de toutes ces opérations de banque, quel rôle joue donc encore le sang expiatoire du Rédempteur de ces âmes? En résumé, ce sang de prix inestimable, parfaitement inutile pour les prédestinés du ciel ou de l'enfer, demeure en outre insuffisant pour les autres, ces autres étant contraints, nous venons de le voir, d'assurer la pleine efficacité de l'œuvre messianique, par l'appoint supplémentaire de sommes éternellement exigibles.

Tel est le bilan définitif des hommes qu'on qualifie du titre de croyants. Mais ce n'est pas tout ; ces croyants, en somme, ne constituent qu'une faible minorité dans l'énorme ensemble des vivants dont se compose l'humanité. Or, que ferons-nous — étant donné, suivant la doctrine officielle, qu'en matière de salut, tout pivote autour du sacrifice expiatoire — que ferons-nous de tous les millions d'âmes autrefois nées, ou qui naîtront dans l'avenir, au sein de ces immenses régions du globe où le nom du Christ est demeuré forcément inconnu ? Iront-elles au feu éternel ?

— Sans aucun doute ! répondent les orthodoxes.

— Mais alors, demanderons-nous, pourquoi ce sacrifice incomplet ; pourquoi ce rédempteur insuffisant et que penser, en ce cas, de ce dieu pris en flagrant délit de favoritisme injustifiable, de cruauté systématique et d'injustice révoltante? — C'est donc vainement, ou peu s'en faut, que le Juste a payé l'impôt du sang.

Oui, l'impôt du sang. Le voilà ce vieux dogme sacrilège, sur lequel l'Église, complétant son arsenal par d'autres dogmes de garantie, a fondé sa puissance temporelle, bâti son établissement de crédit... ouvert ce moderne tonneau des Danaïdes qui, toujours béant, inassouvi, réclame les innombrables « primes » qu'exige l'inexorable créancier — et qu'il exigera tant qu'il restera sur terre un seul croyant assez naïf pour accepter le bien fondé de cette monstrueuse exploitation.

Poursuivons. Nous sommes toujours en plein chapitre des dogmes. Nous venons de voir ce que sont les dogmes religieux ; il en est d'autres, politiques, juridiques qu'il faut examiner tour à tour, disons plutôt successivement, au fur et à mesure que nous les présentera l'histoire du développement de l'idée de Justice que nous nous sommes proposé de suivre pas à pas.

L'on peut dire que toute législation juridique, que tout code criminel, en particulier, est une sorte de thermomètre moral au moyen duquel on peut apprécier à quel degré d'évolution est parvenu le peuple qui en applique les pénalités.

Il y a entre chaque acte et la sanction qui lui est assignée, soit pour le récompenser, soit pour le punir, un rapport de cause à effet dont la justesse ou la fausseté témoigne de la capacité ou de l'inaptitude du législateur dans sa conception de l'impartiale Justice. Aussi, est-ce pour cette raison que, tout en nous rappelant qu'il ne faut chercher nulle part ailleurs que dans la Rome antique le véritable berceau du droit, soit civil, soit criminel, nous devons cependant jeter un coup d'œil rapide sur les codes des siècles précédents.

En dehors du peuple hébreu, les seules nations de la haute antiquité qui eurent, en matière de pénalité, des coutumes fixes et des lois traditionnelles, furent les Indous, les Perses et les Égyptiens. Mais aucun des codes de ces peuples ne peut vraisemblablement offrir une antiquité pareille à celle des lois de Moïse. L'on eût pu croire, en raison de cette antiquité, que le peuple hébreu aurait été en mesure de nous offrir certaines particularités d'une originalité marquée, si l'on n'avait tenu compte des emprunts inévitables que dut faire ce peuple aux diverses nations avec lesquelles il s'est trouvé successivement en contact, ici les Assyriens, lors de la grande captivité de Babylone, ailleurs les Égyptiens et les Perses, plus tard les Grecs et les Romains eux-mêmes ; et ce qui nous prouve qu'il s'assimila, en effet, plusieurs des coutumes de ces nations et particulièrement certains dispositifs de leurs codes criminels, c'est qu'il n'est presque aucune des pénalités en usage chez ces étrangers dont on ne trouve la trace dans les Livres hébraïques.

Certes, ces lois sont dures comme les populations à demi barbares qu'elles étaient destinées à maîtriser. Toutefois — soyons équitables envers ces Juifs qui souvent le furent si peu — l'on y sent circuler comme un vague pressentiment d'une justice à peine consciente. Elles prodiguent à la vérité la peine capitale, mais parfois elles défendent les faibles, protègent l'esclave et entourent la femme d'un respect relatif. Ce dont il faut particulièrement tenir compte, c'est que, dans cette législation mosaïque, aucune distinction n'est établie entre le riche et le pauvre, pas plus que l'inégalité de la peine selon le rang qu'occupe le coupable sur l'échelle sociale, et n'est-il pas honteux que nos codes modernes aient conservé ce principe abominable, vraisemblablement emprunté à certaines législations antiques et l'aient *maintenu jusqu'à la Révolution française* ?

Il est spécifié dans le code juif que le coupable seul est personnellement responsable de ses crimes et qu'un seul témoignage est insuffisant pour en

établir la preuve; chose à remarquer, enfin, nulle mention n'y est faite de l'application de la torture, cette odieuse torture que nous voyons subsister dans nos codes criminels jusqu'au règne de Louis XV !

En revanche et c'est ici que se retrouve la rudesse des principes adoptés par l'humanité primitive, l'idée de justice est indissolublement associée à l'idée de vengeance. C'est l'offensé qui, sauf empêchement matériel, tire lui-même satisfaction de l'offense dont il a été l'objet. Œil pour œil, dent pour dent, plaie pour plaie, vie pour vie, telles sont les inéluctables dispositions de la loi. Quand la victime a succombé par suite de sévices graves, c'est à l'un de ses plus proches parents qu'est venu le soin de la venger.

Cette loi de vengeance, appelée loi du *Talion* (mot tiré du latin *talis*, tel, telle offense, telle punition) est la satisfaction d'un instinct naturel de justice régressive, inné dans l'homme primitif, comme il l'est chez l'animal dont il a conservé les impulsions irrésistibles ; aussi cette loi de vindicative réciprocité est-elle aussi vieille que l'humanité. Les temps héroïques de la Grèce ne connurent guère d'autre loi pénale. En Égypte, celui qui avait porté un faux témoignage subissait la peine que l'innocent calomnié aurait pu encourir. Le code indou va plus loin. D'après les lois de Manou, celui qui a frappé doit, en retour, être frappé de telle sorte que ses blessures soient de tous points semblables à celles qu'il a faites à sa victime.

Il est presque inutile d'ajouter que l'application de cette loi, non moins étrange que barbare, pouvait n'être pas toujours facile, voire même se heurter parfois à des difficultés bizarres, témoin la sentence burlesque et légendaire attribuée à un certain cadi turc auquel un plaignant, tout contusionné, vint un jour réclamer justice.

— Où est l'accusé ? demanda le cadi.

— Là, couché dans la rue, répondit le plaignant.

— Que t'a-t-il fait ?

— Il est tombé sur moi du haut d'une maison et m'a couvert de meurtrissures.

— Eh bien, reprit le cadi avec le plus grand sérieux, monte sur la maison et précipite-toi sur celui qui t'a meurtri ; mais ne le tue pas, puisqu'il ne t'a pas tué.

Voilà, sans contredit, un exemple d'application strictement réglementaire de la fameuse loi du talion — application théorique, toutefois, car il est permis de supposer que le plaignant se garda bien de monter sur la maison, pour disloquer un peu plus, par un écrasement supplémentaire, l'accusé coupable d'être tombé sur lui sans sommation préalable, mais déjà fortement contusionné lui-même par sa chute involontaire.

Moïse — personnage assez énigmatique qui représente, sans doute, un grand Instructeur des Sémites, mais un instructeur que nous appellerons

quelconque, étant donné que sa vie est en partie copiée sur celle de Sargon, le Babylonien, comme divers passages de la Genèse sont l'exacte reproduction de textes retrouvés sur les « tuiles assyriennes » — Moïse, disons-nous, qui semble n'avoir eu aucune notion de la doctrine de l'immortalité de l'âme, ne se sépare pas des traditions communes à tous les peuples de l'Orient ; mais il est juste de reconnaître qu'il en tempère les abus, par l'institution des « asiles » c'est-à-dire le choix de l'une des six villes affectées aux accusés qui pouvaient y chercher un refuge, en attendant la décision des tribunaux réguliers.

Dans les cas de condamnation, les juges mettaient un jour entier entre les débats et le prononcé de la sentence : Pendant tout ce temps, ils s'abstenaient de vin et se bornaient, dans leurs repas, à ne prendre que la nourriture strictement nécessaire.

L'un des châtiments les plus fréquemment usités chez les Hébreux, comme chez presque tous les peuples anciens, était le supplice de la croix.

Cette horrible pénalité était en effet appliquée en Syrie, en Égypte, en Perse, en Grèce, à Carthage et en bien d'autres pays encore. Les Romains la réservaient tout spécialement pour les plus infimes esclaves. Elle était chez eux du reste d'un usage si général, qu'ils qualifiaient du nom de *croix* leurs douleurs, leurs afflictions, leurs simples ennuis eux-mêmes et que par extension de cette appellation bizarre, ils se servaient du verbe *crucifier* pour exprimer tout état de souffrance soit physique, soit morale.

Malheureusement, ce n'est pas seulement au figuré qu'ils employaient ce verbe d'application banale, car c'est avec une barbare prodigalité qu'ils infligeaient l'horrible supplice de la croix. Ils crucifiaient même des femmes ; ils crucifiaient jusqu'à des animaux. Il arrivait, parfois, que certaines villes d'Afrique étaient pour ainsi dire assiégées par les lions ; or Polybe et Scipion racontent que, près des murs de l'une de ces villes, ils virent, un jour, un de ces fauves que les habitants avaient mis en croix... dans l'espoir — illusoire à coup sûr — d'inspirer aux lions survivants une terreur salutaire, par le spectacle du malandrin puni de malemort.

(*à suivre.*) ED. GRIMARD.

NOTE

Un grand nombre d'articles ayant dû passer dans la *Revue* du 1er mars, nous réunissons aujourd'hui ceux de notre dévoué collaborateur M. le baron J. de Kronhelm qui, du fond de la Russie, nous adresse si fidèlement ses travaux de chercheur et de traducteur intelligent. Nos lecteurs tiennent

trop à ses articles pour qu'ils soient oubliés. Il a fait parvenir à M. Léopold Dauvil toute une collection de belles photographies spirites que la *Revue* serait heureuse de publier s'il ne s'élevait de réelles et coûteuses difficultés pour leur reproduction. Nous lui en adressons tous nos bien sincères remerciements.

LA RÉDACTION.

VISION DU POÈTE JOHN MILTON

Le célèbre poète anglais John Milton, qui est considéré comme l'un des meilleurs poètes anglais et acquit sa célébrité par son poème *Le Paradis Perdu*, épopée chrétienne en douze chants, écrits en vers blancs, un monument de la poésie anglaise et l'un des plus beaux chefs-d'œuvre de l'esprit humain, passa sa vie dans l'étude et les voyages jusqu'à la révolution de 1640. Il était en voyage en Italie et avait un ardent désir d'aller visiter la Grèce, lorsque de fâcheuses nouvelles de sa patrie le firent abandonner ce projet. Il rentra en Angleterre et devint bientôt secrétaire d'Olivier Cromwell, le chef de la révolution, qui fit périr sur l'échafaud le roi Charles Ier. Lors du retour des Stuarts, Milton fut arrêté et emprisonné comme partisan de Cromwell dans la condamnation du roi, à laquelle le poète n'avait contribué en rien. Il fut sauvé par le poète Davenant et mis en liberté. Considérant sa carrière politique finie, Milton se retira dans la solitude où il vécut pauvre et oublié. Les poèmes *Le Paradis perdu* et *Le Paradis regagné*, le poète les composa étant aveugle. L'ardent désir de John Milton, comme je l'ai dit, avait été de voir la Grèce ; son indigence et sa cécité l'en empêchèrent. Il la vit dans une vision, qu'il décrit dans le quatrième livre de son poème, *Le Paradis regagné*. Voici ce qu'à ce sujet écrit M. Woordsworth dans son ouvrage *La Grèce* :

Lorsque John Milton visita le sud de l'Europe, il avait l'intention, après avoir parcouru le Valdarno, erré le long des ruisseaux ombragés de Vallombrosa et parmi les ruines de Rome, de passer d'Italie en Grèce. Mais ce projet, tant caressé, fut réduit à néant par les tristes nouvelles venues de sa patrie, alors très malheureuse. Estimant du devoir des fils de l'Angleterre de défendre le sol de la patrie au moment du danger, il se hâta de rentrer dans ses foyers. La Grèce n'a donc jamais été vue par John Milton, — du moins de ses yeux corporels, plus tard frappés de cécité. Mais la puissance spirituelle de son imagination, enrichie des traditions classiques, le transporta sur le glorieux promontoire de l'Attique. Il y a vu les bosquets d'oliviers de l'Académie, il a entendu les murmures des eaux de l'Ilissus, le bourdonnement actif des abeilles. Il a senti la brise pure portée par les

flots de la lumineuse mer d'Égée venant se mélanger avec la respiration parfumée de l'Hymette fleuri. La splendide vision de John Milton a été décrite par lui. Il y a peu d'années, un voyageur lettré, visitant la Grèce, s'arrêta longuement sur l'Hymette, et parcourant des yeux la campagne d'Athènes dit : « Je ne puis quitter ce lieu, ni détacher mon regard de la présente scène, sans répéter la description qu'en a faite John Milton, dont les yeux ne l'ont jamais vue. L'omettre serait faire injure à Athènes et à Milton ; et la belle description donnée dans le quatrième livre de son poème *Le Paradis regagné*, fut dûment récitée dans la symphonie des bruits de la nature, qu'on ne cesse d'entendre sur les belles collines de l'Attique.

LE SPECTRE DE LA DAME BLANCHE A LA COUR DE SUÈDE

Un pasteur suédois, Rév. Wadstroem, a publié, en 1901, un volume intitulé *Mes Souvenirs*. Dans cet intéressant ouvrage, se trouve le fait suivant, qu'il tient de la princesse Eugénie, sœur du roi Oscar II de Suède, morte il y a quelques années, et qui raconta ce qui suit : « Vers la fin du mois de mars 1871, peu de temps avant le décès de la reine Lovisa, j'avais passé une soirée auprès de ma mère, la reine douairière Joséfina. Nous étions l'une et l'autre très heureuses de la bonne tournure que la maladie de la reine semblait avoir prise, car les médecins venaient de nous donner les meilleures espérances de guérison prochaine. Il était déjà tard. Je me disposais à souhaiter une bonne nuit à ma mère, et à me retirer dans mes appartements, quand le camérier de service nous annonça qu'un grand incendie venait de se déclarer non loin du château. Ma mère, très inquiète, me demanda si je voulais l'accompagner dans la grande galerie d'où l'on pouvait apercevoir le feu. Un domestique nous précéda pour faire de la lumière dans les appartements que nous devions traverser et nous nous rendîmes dans la grande galerie où nous contemplâmes longtemps le spectacle à la fois grandiose et affreux qui s'offrait à nos regards. Une demi-heure après, il pouvait être minuit, nous étions sur le point de regagner nos appartements, lorsque ma mère proposa de passer par les appartements du roi Charles XV pour aller nous informer de l'état de la malade. Quand nous parvînmes au salon d'où l'on a accès dans l'appartement de la reine par un grand escalier, je vis une dame de haute stature, aux traits distingués, qui se tenait droite au milieu du salon, juste sous le grand lustre. Elle portait une robe d'atlas blanche et un grand collet de superbes dentelles qui arrivait jusqu'aux épaules. Je crus simplement que c'était une dame d'honneur de la reine, qui avait reçu ordre d'attendre le retour de la reine douairière pour lui don-

ner des nouvelles de la malade. Cette dame nous considérait sans se détourner, sans modifier sa position, sans le moindre mouvement dans sa physionomie. Comme je ne l'avais encore jamais vue à la cour, je voulus d'abord demander tout bas à ma mère qui elle était. Mais je me retins, parce que je pensai que la reine douairière, c'est-à-dire ma mère, allait sans doute lui adresser quelques mots et lui demander son nom. Je fus donc grandement étonnée quand je vis que nous passions auprès de la dame sans que ma mère parût s'être aperçue de sa présence. Je ne le fus pas moins de remarquer que cette dame ne faisait pas la révérence de rigueur à la cour. Mais il ne me vint pas à l'esprit qu'il pût y avoir quoi que ce fût de surnaturel dans cette affaire. Je pensai que la dame d'honneur n'avait pas encore été présentée à la cour et que ma mère faisait comme si elle ne la voyait pas. C'était la seule explication plausible. Toutefois, je trouvai bien étrange que ni ma mère ni moi ne connussions cette nouvelle dame d'honneur. Mais comme ma mère ne faisait aucune observation à ce sujet, je me tus. Quand nous eûmes atteint la porte de sortie du salon, je me retournai brusquement et vis la dame en blanc, toujours immobile à la même place, sous le lustre. Je la considérai un instant comme attirée par je ne sais quoi et alors seulement elle fit quelques pas, comme pour se rapprocher de nous.

Dans la chambre qui fait suite à ce salon j'adressai la parole à ma mère et lui demandai : « Qui donc est cette belle dame, maman? » « Qui ? répon- « dit ma mère stupéfaite. « De quelle dame parles-tu ? » « Mais cette dame « tout en blanc, qui se tenait là toute droite, juste sous le grand lustre et « qui ne nous a pas saluées ? » Ma mère s'arrêta brusquement et d'une voix tremblante elle me dit : « Tu as vu une dame en blanc dans ce salon « qui conduit à l'appartement de la reine ? » Sans pouvoir m'expliquer pourquoi, je sentis qu'une angoisse incompréhensible me gagnait moi aussi : « Oui, répondis-je, sans aucun doute... Elle était toute droite sous le grand « lustre... Elle portait une robe magnifique d'atlas blanche avec un grand « collet de dentelles superbes qui arrivait jusqu'aux épaules... Mais est-ce « possible que vous ne l'ayez pas vue ?... Attendez, je vais ouvrir la porte « pour voir si elle est encore là »... Mais ma mère me saisit brusquement la main et me retint en disant : « Attends... n'y va pas... et, pour le « moment, ne raconte à personne ce que tu as vu... C'est la *Dame Blan-* « *che!*...et si c'est elle, c'est qu'un grand malheur va arriver... probablement « c'est que la reine va mourir... » Je me retirai chez moi le cœur plein d'angoisse. Je priai avec ferveur pour la reine et pour mon frère le roi Oscar qui allait peut-être faire une perte cruelle et il se passa de longues heures avant que je pusse m'endormir. Le lendemain, le bulletin des médecins annonçait une aggravation inquiétante de l'état de la reine et trois jours après elle rendit son âme à Dieu.

UNE PLANTE REMARQUABLE

Dans la revue anglaise *Gardens and Forests* se trouve un article de sir E. I. Hill sur une plante : « silphium lacinatum », dont les feuilles ont la propriété d'indiquer le nord et le sud.

Selon M. Smith, naturaliste américain distingué, le « silphium lacinatum » a une tendance marquée pour indiquer l'orientation nord-sud ; et la même bizarrerie se retrouve dans les feuilles d'une autre espèce de « silphium » : le « silphium thérébinthinacéum ». Mais c'est surtout chez les jeunes plantes que se manifeste cette orientation car les feuilles se détachent chez les plantes âgées et l'on ne possède plus de point de repère. Un autre naturaliste anglais, sir Joseph Hooker, a remarqué l'usage que l'on pouvait faire de cette plante véritablement extraordinaire et précieuse.

On peut en effet, au moyen de l'orientation des feuilles, se rendre compte des changements de route. Le « silphium lacinatum », à ce qu'il paraît, n'était pas inconnu en Europe ; le célèbre poème de Longfellow : *Evangeline* en parle sous le nom de « fleur-boussole », mais on crut à une invention de poète et l'on n'en tint pas compte. C'est dans les prairies de l'ouest qu'on peut voir pousser le « silphium lacinatum » si utile au voyageur égaré. La plante a quelquefois deux mètres de hauteur et porte, à son extrémité, une tête ornée d'un bouquet de fleurs jaunes. Des grandes feuilles verticales, partant de la base et se tournant vers le nord, lui ont fait donner le nom de « compass-plant » c'est-à-dire « plante-boussole ». En Amérique on l'appelle encore « plante du pôle » et « plante pilote » et aussi « resinweed » c'est-à-dire « herbe à résine », à cause du suc épais, résineux qui suinte, en grande quantité, de la tige. Cette plante est entourée d'une grande estime par les habitants des États de l'ouest de l'Amérique, qui prétendent que plus d'un voyageur, égaré dans les prairies, fut sauvé par elle.

Une prédiction du Docteur Muehlenbruch réalisée

Les lecteurs se souviennent de mes articles publiés en 1898, 1899, 1900 et 1901 dans la *Revue Spirite*, sur les prédictions du Dr Muehlenbruch, médium voyant et auditif de Dakland (Californie). Dans sa brochure : *Dr Max Muehlenbruch's fifth edition of forecasts, recorded July 28, 1900*, se trouve la prophétie suivante :

« Minnesota and a part of Wisconsin soill suffer in many ways-through

« electrical storms drought, and different insects, for 1904; thereafter soc « sec brighter conditions for these mentioned states for some time to « come ».

Cette prédiction, faite le 28 juillet 1900, se réalisa dans le commencement de novembre 1904. Voici ce que, à ce sujet, raconte : *The Washingt. Post.* « L'État de Minnesota vient d'être éprouvé par un des plus terribles cyclones qu'ait connus l'histoire des États-Unis : vingt personnes tuées, deux cent cinquante blessées, dix millions de dégâts, tel est le bilan de cette lamentable catastrophe. Dans la seule ville de Saint-Paul, la bourrasque a renversé un théâtre, le « Tivoli » de Bridge Square pendant que la représentation était en cours. La panique fut affolante, mais il n'y eut que quatre morts. Plus loin, les tourbillons enlevèrent et lancèrent sur le parvis le clocher du temple presbytérien de Saint-Paul. Le gigantesque pont en fer, qui relie les deux rives du Mississipi, eut deux sections enlevées; une partie des débris, en retombant, détruisit la voie du chemin de fer d'Omaha, élevée sur pylones en fer et longeant la rive du Mississipi. A Harriet Island, l'île fashionable où villégiaturent les habitants de Saint-Paul, le cyclone a jeté bas pavillons, villas, cabines de bains. Mais où la catastrophe atteignit les plus terribles proportions, c'est dans les magasins de Donaldson, où la foule affluait au moment du sinistre; le cyclone y a fait pour plus d'un demi-million de dégâts, et c'est là que périrent la plupart des victimes de cette journée néfaste.

LE TIMBRE DE SERBIE

On se souvient du terrible drame de Belgrade, de l'assassinat du couple royal par une bande de conspirateurs, qui dans le temps émut le monde entier. Des personnes soutiennent que le roi Pierre n'avait aucune notion de ce qui se préparait à Belgrade et qu'il était saisi de stupeur et d'effroi à la nouvelle qui arriva à Genève. D'autres prétendent que tout le complot était préparé de longue date et dirigé par le roi Pierre de Genève. Dieu seul sait où se trouve la vérité. Les journaux racontent qu'un jour, avant l'assassinat du roi Alexandre et de la reine Draga, on avait fait une énorme émission de timbres-poste représentant le roi Alexandre. A l'avènement au trône du roi Pierre I, en attendant que fût exécuté le timbre à son effigie, le roi Pierre fit frapper sur l'image du roi assassiné, à l'encre grasse, pour faire disparaître, pour le maculer, une surcharge représentant les armes de Serbie. Mais on voyait quand même le roi Alexandre au-dessous. Enfin aux fêtes du couronnement du roi Pierre on fit l'émission du nouveau timbre. Le roi y est représenté dans un médaillon, de profil, avec le fondateur

de la dynastie actuelle, Karageorgevitch, surnommé Georges le Noir, le héros de l'indépendance nationale. Deux millésimes 1804-1904, et les armoiries de la Serbie, l'aigle éployée, chargée sur la poitrine d'un écusson à la croix d'argent, complétaient la composition très sobre, avec cette devise, qui se trouve au-dessous dans une banderole : *Spes mihi prima Deus*, c'est-à-dire « Dieu est mon premier espoir ». Quelques semaines après l'émission, on découvrit que les deux profils, qui se trouvent sur le timbre, regardés à l'envers, représentent une face d'assassiné :

Le timbre retourné : la figure sinistre

ON Y VOIT UN VISAGE TOURMENTÉ. LES DEUX NARINES DEUX NEZ FONT LES YEUX. L'ARÊTE DU NEZ DE PIERRE FAIT L'ARÊTE DU NEZ DE LA FIGURE ; L'OEIL ET LES SOURCILS DE KARA GEORGES ; UNE BOUCHE ÉPAISSE ET GRIMAÇANTE, LES MOUSTACHES SEMBLENT DES BLESSURES PORTANT SUR L'ARCADE SOURCILIÈRE.

Cette découverte, comme l'on pense, fit grande sensation dans le royaume entier. On soupçonna un jeune artiste serbe, M. Jobavobaz, d'avoir été l'instrument des officiers restés fidèles à la mémoire d'Alexandre et de la reine Draga. M. Arthur Maury, le collectionneur et philatéliste bien connu, ne croit pas qu'il y ait eu volonté de faire une image sinistre. Il est certain que M. Mouchon, le graveur français du timbre, ne s'est, à aucun moment, aperçu de cette étrange particularité qui, maintenant, saute aux yeux. M. Arthur Maury dit : « M. Mouchon eut été incapable de se prêter à une « pareille fantaisie... Non, c'est une rencontre et rien de plus, et nous n'en « sommes frappés que par ce que vous nous le dites... Mais, c'est extraordi- « naire, j'en conviens... C'est même effrayant... Plus on regarde... on « éprouve comme un vertige et un malaise... Le hasard, qui a parfois « d'étranges ironies, a seul guidé ainsi le crayon de l'innocent artiste... « C'est impressionnant à donner le frisson. »

Le gouvernement serbe se hâte de faire procéder à la disparition du timbre.

CLAIRVOYANCE

Il est souvent question de phénomènes de transmission de pensée, d'avertissements mystérieux, de télépathie, de clairaudience et de clairvoyance, que le mépris des savants relègue parmi les erreurs de la crédulité populaire et de la superstition, et qui occupent aujourd'hui, dans la psychologie, une part sans cesse plus considérable.

Voici un remarquable cas de clairvoyance, qui intéressera les lecteurs: M. William Cilley, attorney général de Minneapolis (Minnesota), était à la recherche d'un dossier qui se trouvait dans l'étude d'un notaire de Saint-Paul. En automne, l'an passé, il se rendit à Saint-Paul pour trouver les documents dont il avait besoin pour un de ses clients. Mais bien qu'on connût le numéro du dossier, qui était 86,575, après de longues et minutieuses recherches, on ne put le trouver nulle part. Très désappointé et fort mécontent du temps perdu, M. Cilley retourna à Minneapolis et revint, une semaine après, en compagnie d'un clairvoyant, homme de plus de cinquante ans. Il y avait là, chez le notaire de Saint-Paul, plus de quatre-vingt-dix mille dossiers, parmi lesquels il fallait, coûte que coûte, trouver le dossier déplacé et, comme bien l'on pense, ce n'était pas chose facile. On procéda donc à l'investigation; mais en donnant au clairvoyant le numéro du dossier, M. Cilley se trompa et au lieu du numéro 86,575, il énonça 85,575. Le clairvoyant tomba en transe et devint très nerveux. Il monta sur une échelle, toucha rapidement toutes les cases et finalement déclara à M. Cilley qu'il avait dû se tromper de numéro, ce dont M. Cilley ne voulut pas convenir tout d'abord. On finit cependant par indiquer au clairvoyant le bon numéro. Après quelques moments de repos, le clairvoyant grimpa sur l'échelle et se remit à chercher et à toucher les casiers, l'un après l'autre, de bas en haut, en murmurant: Ce n'est pas ici!... Ce n'est pas là!... non, c'est plus haut! » Tout à coup il allongea le bras dans un casier au-dessus de sa tête et sortit une grande enveloppe, pareille à plus de quatre-vingt-dix mille autres, et dit : « A la bonne heure!... Voici le document que vous cherchez! » Mais le notaire et ses clercs, qui assistaient depuis le commencement à ces recherches, prirent l'enveloppe, l'examinèrent et trouvèrent qu'elle portait le numéro 46,133; par conséquent le notaire, désappointé, conseilla de cesser ces investigations inutiles et de procéder, de la manière habituelle, à la recherche des documents égarés. Mais le clairvoyant déclara qu'il était sûr que le document recherché se trouvait dans l'enveloppe et, ce disant, il ouvrit l'enveloppe et du milieu d'une liasse de documents, à la stupéfaction générale, il retira le dossier égaré, qui portait le numéro 86,575 et n'avait aucun rapport avec les documents auxquels il se trouvait mêlé. L'enveloppe, où il était renfermé par mégarde, contenait des papiers d'affaires depuis longtemps classées, et il aurait pu se passer des années avant qu'on ne l'eût ouverte. Le notaire, stupéfait, demanda à M. Cilley comment il avait été amené à se fier à ce clairvoyant, il répondit que, voilà bientôt deux ans, un de ses enfants, une fillette de quatre ans, tomba gravement malade. Les médecins, après beaucoup de consultations et de traitements différents, déclarèrent l'état de l'enfant désespéré et l'abandonnèrent. M. Cilley, au désespoir, suivit le conseil d'un

de ses amis et s'adressa au clairvoyant qui lui dit: « Tranquillisez-vous !.... « dans dix jours votre petite sera complètement rétablie ! » Ce qui eut lieu en réalité.

JOSEPH DE KRONHELM

REMERCIEMENTS

Nous sommes heureux de publier l'article que, dans son numéro de janvier, a publié *The Harbinger of Light.* (L'Avant-Coureur de la Lumière) et donnant quelques lignes de regret à la mémoire de notre mère et chère Directrice de la *Revue Spirite* :

Nous éprouvons une peine profonde d'annoncer la mort de Mme Leymarie, veuve du regretté P.-G. Leymarie qui, pendant trente et un ans, dirigea l'excellente publication mensuelle de la *Revue Spirite.*

Après son départ de ce monde ses restes furent réunis à ceux de son époux. A ses funérailles assistèrent quelques-uns des plus distingués spiritualistes étrangers habitant Paris tels que : le prince Emile de Sayn de Witgenstein, le duc de Leuchtenberg, la comtesse de Caithness, le comte Bullet, la marquise Marie de Rosales, le colonel Devoluet et plusieurs autres personnages.

Nous offrons à sa famille éplorée nos sincères condoléances ; à M. Paul Leymarie, son fils, qui va continuer la *Revue Spirite,* nos vœux les plus ardents pour sa santé et pour la prospérité et la grande influence d'une publication, dont l'existence date déjà de quarante-sept années.

Très reconnaissant de cette marque de sympathie d'une revue de si haute valeur que celle que s'est acquise le *Harbinger of Light*, en Australie où elle se publie et dans le monde entier, nous prions son très honorable Directeur d'agréer nos remerciements les plus sincères.

PAUL LEYMARIE.

Avril des Morts

Mois d'avril des lilas, mois des pousses premières,
Qui verses dans nos sens tes grâces coutumières
Au seuil du renouveau,
Toi qui rafraîchis l'homme et refais la nature
Et du nectar divin qui fleure la verdure
Grises notre cerveau;

Saison de nos amours, germe aussi pour les tombes :
L'aubépine revêt les plumes des colombes
Pour les cœurs des amants :
Fais aussi de nos morts épanouir les âmes ;
Fais dans ton paradis de plantes et de flammes
Fleurir leurs ossements.

Loin du torrent humain où tout s'agite et sombre
Sois le printemps astral des planètes sans nombre,
Où vont en liberté
Les esprits libérés de leurs prisons charnelles ;
Éclaire du soleil des flores éternelles
Leur immortalité.

avril 1905.

JULIEN LARROCHE.

CAUSERIES

SUR L'ÉVOLUTION DE L'IDÉE RELIGIEUSE (1).

XIV

Les Sacrements (*suite*).

Le Baptême. — Le Baptême, dans l'Église primitive, avait pour objet de recevoir dans la communauté les nouveaux convertis et de les purifier moralement, en leur remettant les fautes qu'ils avaient pu commettre.

Pendant les premières années, les épreuves étaient très sérieuses, et le noviciat était long: il durait parfois jusqu'à trois ans: il fallait s'assurer que celui qui abandonnait sa religion n'était indigne, sous aucun rapport, d'être admis dans la nouvelle. Plus tard, les admissions devinrent de plus en plus faciles ; on accepta tous ceux qui, pour un motif ou pour un autre, voulaient entrer dans l'Église, et, ainsi que je l'ai dit dans une causerie sur Constantin, cette facilité fut la cause de graves désordres.

Le baptême par l'eau, regardé comme un signe purificateur, symbole de la purification morale, existait sous diverses formes, dans toutes les religions anciennes. Il était donné à tous ceux qui étaient reconnus dignes de participer aux mystères, ou d'assister aux prières et aux rites sacrés. Les premiers chrétiens se conformèrent à cet usage, suivi déjà par Jean le Baptiste et par Jésus qui baptisait dans les campagnes de la Judée (S. Jean,

(1) Voir les numéros de mai et juin 1903; janvier, février, mars, avril, mai, juin, octobre, novembre et décembre 1904, janvier et mars 1905.

ch. III, § 22). Celui qui donnait le baptême versait l'eau sur le catéchumène, s'il n'était pas déjà plongé dans la piscine ou dans la rivière, lui imposait les mains et évoquait le Christ qui avait dit : « Allez, instruisez les nations et baptisez-les en mon nom » : et l'esprit protecteur, évoqué par une volonté puissante, venait entourer de ses fluides bienfaisants celui auprès duquel il avait été appelé. Tel était le sens que les premiers chrétiens, comme les prêtres des anciennes religions, attachaient à cette cérémonie.

Mais plus tard, la croyance au péché originel — dont le Christ n'avait jamais parlé — s'étant répandue, on imagina que le baptême devait effacer ce péché, et on en vint à baptiser les enfants, au grand étonnement de Tertullien qui se demande « comment on peut penser à remettre les péchés à un être encore innocent ».

« Les enfants sont absolument innocents, disait le savant Docteur, donc « ils n'ont pas besoin de la rémission des péchés; donc ils n'ont pas besoin « du baptême. » Mais deux siècles plus tard, saint Augustin lui répondait : « Les enfants ont été souillés par le péché d'Adam; donc ils ne sont pas inno- « cents; donc ils sont damnés sans le baptême. »

Les idées du docteur de la grâce prévalurent, et on admit que les âmes des enfants morts sans le baptême devaient brûler pendant l'éternité avec celles des plus grands criminels.

Cependant les esprits s'ouvraient peu à peu aux notions de bonté et de justice : les consciences éclairées se révoltaient contre cette conception abominable, et vers le XI^e^ siècle la croyance s'était répandue qu'il y avait, outre le Paradis, l'Enfer et le Purgatoire, un quatrième lieu où allaient les âmes des enfants non baptisés : on donna à cette nouvelle prison, — dont on ne trouve l'idée ni dans l'ancien ni dans le nouveau testament, — le nom de *Limbes* (a) et les petites âmes qui n'avaient passé que quelques heures sur la terre y furent rigoureusement enfermées, lorsque les circonstances ou l'indifférence des parents les avaient privées de recevoir l'eau baptismale.

Cette solution, qui nous révolte aujourd'hui, fut considérée comme une grande atténuation aux idées si atrocement cruelles de saint Augustin, et elle devint un enseignement de l'Église. Mais cette dernière n'a jamais cherché à approfondir la question qui, on l'imagine, l'embarrasse beaucoup : aussi elle l'a laissée dans le vague, et on s'occupe très peu, dans les instructions religieuses, de ces créatures innocentes qui, moins heureuses que

(a) Le mot latin *Limbus* signifie la bordure, la frange d'un vêtement. On eût l'idée bizarre de donner ce nom à un lieu supposé au bord de l'Enfer, dans lequel se trouvaient les âmes des patriarches avant la venue du Christ, et, depuis sa venue, les âmes des enfants morts sans avoir été baptisés.

les coupables du purgatoire, ne peuvent espérer aucun soulagement à leur malheur. Elles sont condamnées pour l'éternité.

Ainsi cette idée du péché originel mal comprise avait conduit des esprits élevés comme saint Augustin à des conceptions barbares, et ceux qui avaient voulu atténuer sa pensée n'avaient abouti qu'à une monstrueuse absurdité.

La cérémonie du baptême put encore avoir de bons résultats, tant que l'officiant crut à la présence du monde invisible, et qu'il chercha à attirer les bonnes influences sur l'âme *consciente* qui venait habiter un corps nouvellement formé. Cette âme, encore incomplètement enfermée dans la matière, pouvait se dégager facilement pendant l'évocation et participer aux prières qui étaient faites, de part et d'autre, pour la réussite du pénible voyage qu'elle allait entreprendre.

Mais cette croyance à l'influence du monde occulte ne subsista pas ; et l'officiant se borna à administrer mécaniquement le baptême avec la pensée plus ou moins vague et plus ou moins exprimée, que ce sacrement pouvait sauver l'enfant des flammes de l'Enfer.

La Confirmation. — La confirmation était dans les premiers temps de l'Église le complément du baptême, et elle avait pour but de mettre, d'une façon encore plus complète, celui qui était confirmé, en relations avec l'invisible (1).

Les *Actes des Apôtres* nous montrent Pierre et Jean à Samarie et Paul à Éphèse, imposant les mains à ceux qui avaient été baptisés pour qu'ils reçussent le Saint-Esprit. « Et l'Esprit, dit l'auteur des *Actes des Apôtres*, « descendait sur eux : et il arrivait qu'ils prophétisaient, qu'ils faisaient « des miracles et qu'ils parlaient des langues étrangères » (*Actes des Apôtres*, ch. VIII, v. 16 et suivants). Il y a dans les *Actes* de nombreux passages qui montrent que la cérémonie de la confirmation n'était autre chose qu'une évocation aux puissances invisibles.

Les Éphésiens n'avaient reçu que le baptême de Jean. Paul leur dit « Que ce baptême n'était pas suffisant, et il les baptisa au nom du Seigneur « Jésus ; et leur ayant imposé les mains, le Saint-Esprit descendit sur eux ; « ils parlaient des langues et ils prophétisaient » (*Actes*, ch. XIX, v. 4 et suivants).

L'Esprit-Saint, dont il est parlé dans les Écritures, comme constituant une personnalité distincte, était absolument inconnu aux apôtres et aux premiers chrétiens : et ce n'est que lorsque le concile de Nicée eût proclamé son existence que la croyance à cet Être, — qui devait devenir la

(1) Dans l'Église grecque on a conservé la coutume de donner la confirmation immédiatement après le baptême.

troisième personne de la Trinité, — fut introduite dans le dogme chrétien. Alors le mot *Esprit-Saint* remplaça dans les livres sacrés comme dans les croyances le mot *Esprit* qui signifiait simplement jusqu'alors un Être invisible auquel on pouvait avoir recours.

Les récits des Apôtres nous enseignent, que parmi les fidèles qui recevaient la confirmation, il s'en trouvait qui tombaient en extase, avaient des visions, disaient l'avenir et parlaient différentes langues. Saint Paul dans sa première épître aux Corinthiens (ch. XII, v. 4 et suivants) énumère les diverses facultés que l'Esprit de Dieu peut communiquer à l'homme, et parmi ces facultés il y a celle du *discernement des Esprits*, qui permet de reconnaître les bons des mauvais. Ce passage de l'apôtre est très remarquable en ce sens qu'il montre clairement que la croyance à la diversité des communications était générale pendant les premiers siècles.

Ces facultés extraordinaires, naissant spontanément chez certains hommes, constituent des phénomènes que l'on retrouve dans les légendes et dans l'histoire de tous les peuples. Ils sont nombreux dans l'ancien et dans le nouveau testament : l'esprit inspire les Prophètes et descend en langues de feu sur les apôtres assemblés. Plus tard, nous retrouvons des phénomènes analogues à l'époque des croisades, pendant la réforme, chez les inspirés des Cévennes, chez les disciples de saint Médard, de saint Martin (le philosophe inconnu) et d'Irving; et enfin de nos jours, on peut les constater encore chez un grand nombre de sujets. La *Glossolalie*, ce phénomène étrange, a été étudiée il n'y a pas longtemps par un savant professeur qui, malgré tout son talent, n'est pas arrivé à élucider la question d'une façon complète.

Des faits du genre de ceux signalés dans les temps anciens et dans des temps plus rapprochés de nous, se représentent aujourd'hui sous des formes multiples, et la science les classe invariablement dans les maladies à traiter. Il est peut-être possible d'y voir autre chose. Il y a certainement des malades qui présentent des phénomènes étranges encore bien imparfaitement expliqués : il y a des fourbes qui cherchent à exploiter la crédulité publique : mais il y a aussi des faits nombreux, rigoureusement constatés, et qui prouvent d'une façon certaine l'action sur la matière de forces invisibles manifestant de l'intelligence et de la volonté. — Les premiers chrétiens ont-ils eu les facultés que leur attribuent les livres saints? — C'est probable : car il faut admettre qu'à cette époque, les directeurs du mouvement religieux ont dû employer tous les moyens en leur pouvoir pour répandre l'idée, en frappant d'étonnement les imaginations.

L'Ordre. — La liturgie s'étant développée, et le nombre des prêtres augmentant dans de grandes proportions, l'Église, pour relever le prestige des fonctions sacerdotales, créa le sacrement de l'ordre; les évêques et les prê-

tres furent *oints*, c'est-à-dire sacrés, et des prières particulières furent instituées pour faire appel à l'invisible, et pour attirer sur le nouveau pasteur les influences d'en haut.

Cette consécration des prêtres et des chefs des peuples, de tous ceux qui étaient appelés à parler et à agir au nom de Dieu existait depuis un temps immémorial, et les prières des évêques, descendant avec leur bénédiction sur le front des néophytes, remplacèrent les sacrifices sanguinaires usités chez les Juifs et dont le *Lévitique*, dans son chapitre VIII, nous fait l'étonnant tableau.

Pour consacrer Aaron et ses fils, Moïse, sur l'ordre formel de Dieu, égorgea un taureau et deux béliers ; puis il répandit le sang sur l'autel et en frotta l'oreille droite, le pouce droit et l'orteil droit d'Aaron et de ses fils : il les aspergea ensuite avec le sang des entrailles qu'il brûla sur l'autel et ce sacrifice fut une agréable odeur à l'Éternel.

La nouvelle religion répudiait ces actes barbares, et elle allait répandre d'autres idées sur la manière de rendre hommage au Créateur et de consacrer ses ministres. Il y avait là un grand progrès dans l'idée religieuse que l'on voit ainsi s'épurer lentement à la suite des siècles.

Les sacrifices humains avaient été remplacés par des sacrifices d'animaux : ceux-ci vont disparaître à leur tour pour faire place à des actions de grâce, à des élans de l'âme vers la divinité.

Le Mariage. — L'indissolubilité du mariage ayant été proclamée par le Christ, il était naturel que l'Église cherchât à participer à l'union de l'homme et de la femme, et dès les premiers siècles ces unions eurent lieu devant l'Ancien qui bénissait les époux. Cette présentation devant le prêtre n'était pas indispensable : le consentement mutuel de l'homme et de la femme était seul le principe constitutif de l'union, et cette démarche auprès de l'Ancien était une simple coutume adoptée par les premiers chrétiens qui au moment de leur union venaient demander l'appui des ancêtres par l'entremise de celui qui connaissait les prières et les incantations nécessaires pour obtenir ce résultat.

Ce n'est qu'en 1545 que le concile de Trente déclara « que tout mariage serait annulé si le consentement n'a pas été donné devant le curé », et qu'il y aurait anathème pour tous ceux qui refuseraient à l'Église le droit d'établir des empêchements « prohibants ou dirimants ».

Puis, la confession, cette arme si puissante entre les mains du prêtre, ayant été exigée pour pouvoir participer au sacrement, l'influence du clergé sur l'acte constituant l'union de l'homme et de la femme fut absolue.

Ainsi par le baptême, la confirmation, la pénitence, le mariage et l'extrême-onction le clergé tenait sous sa dépendance tout les actes importants

de la vie humaine, et pendant des siècles il allait courber les esprits sous son autorité.

Cette autorité, tantôt bonne, tantôt détestable suivant le caractère de ceux qui en étaient détenteurs, a donné naissance à de grandes vertus et à de grands crimes ; — elle a été l'instigatrice de progrès et de reculs extraordinaires; — elle a suscité des événements qui, comme les Croisades et la Réforme, ont poussé les peuples en avant au milieu du sang et des crimes ; — mais quand on considère de haut et sans parti pris les résultats obtenus, on est obligé de reconnaître que cet absolutisme était indispensable pendant les périodes de barbarie pour conserver, aussi pure que possible, l'idée religieuse qui seule pouvait amener, après des convulsions sans nombre, le progrès moral de l'humanité.

(*à suivre*) SENEX

LA BIO-PSYCHOLOGIE DES MAGES

(*Suite et fin*) (1).

CHAPITRE XXXIII

L'homme possède-t-il naturellement la faculté de prédire, et jusqu'à quel point ?

« Un grand nombre d'anciens le soutiennent, et plusieurs modernes l'affirment.

« Tout ce qu'on en a dit peut être réduit aux principes modernes suivants :

« 1° Que le principe vital étant doué d'instinct ou de perception intuitive et irréfléchie, qui est essentiel à la matière vivifiée et répandue dans chacun de ses éléments qui, par ce moyen, perçoit non seulement la présence et la qualité des objets ambiants, mais aussi des vérités ou causes mêmes éloignées qui ont quelque relation avec elle ; il suit qu'un composé organico-synergique vital doit (cœteris paribus) posséder cette faculté à un degré plus ou moins évident en constituant ce qu'on appelle instinct animal et qui n'est que la notion intuitive jointe à quelque impression sur un ou plusieurs sens qui la modifient.

« Cette notion intuitive, nous l'appelons pressentiment lorsqu'elle est affectée par d'autres causes éloignées qui n'agissent point encore ou ne peuvent point agir sur les sens extérieurs.

« 2° La notion intuitive ne perçoit que l'essence de l'être; ce n'est qu'au

(1) Voyez la *Revue médicale* des 21 septembre 1904, 4 et 11 janvier 1905 et la Revue Spirite de novembre 1904 et mars 1905.

moyen des sens et de leur centre sommaire qu'elle en conçoit les accidents et les relations, qui composent en même temps cet être singulier que l'on nomme image ; or, cette faculté de l'individu vital, de connaître par intuition immédiate, est plus ou moins obscurcie ou au moins adombrée par l'action ou l'énergie du corps extérieur qui la réduit à cet état que l'on nomme instinct, pressentiment animal, qui sont encore plus ou moins entravés par l'action trop forte de deux facultés sensitives réfléchies, dites imagination et raisonnement.

« 3° La prédiction naturelle, anciennement appelée vaticinium, n'est que le pressentiment secondé par l'entendement et l'imagination en état de passivité appliqué à des choses quoique souvent étrangères à l'instinct, mais auxquelles l'âme s'intéresse et qu'elle peut s'approprier alors. L'homme, par exemple, n'a qu'à consulter cette faculté intérieure que l'on nomme *conscience* ou *sens moral*, pour savoir si telle chose est ou n'est pas, si elle arrivera ou n'arrivera pas, en imposant en même temps un strict silence aux autres facultés cérébrales susdites, l'affirmatif, ou le négatif que lui dictera alors sa conscience, (abstraction faite de tout raisonnement), constitue le premier degré de la prédiction naturelle.

« 4° Plus les sens externes seront dans un état de suspension, plus l'âme se trouvera libre ou dégagée de l'action de l'énergie corporelle qui est alors toute passive et plus aussi les facultés de l'âme se développeront et agiront avec énergie ; le dernier degré de cette suspension se nomme extase, rapt ; les autres degrés inférieurs nous les appelons *extasion* ; le sommeil, la frénésie, l'état moribond, la componction du cœur, la tribulation avec résignation ou calme d'âme, quelques dispositions et accès mélancoliques en participent plus ou moins.

« 5° Il y a diverses causes et circonstances qui peuvent disposer à l'extasion ; celles qui agissent d'une manière plus ou moins directe, dont le véhément désir fixé à un seul objet, un cœur pur et sensible, la contemplation, l'emphase, les méditations, l'enthousiasme et la charité, en un mot toutes les affections fortes du cœur et de l'esprit.

« Celles qui agissent plus indirectement sont la mélancolie, la solitude et l'aspect des grandeurs ou des beautés variantes de la nature, le peu d'attachement aux plaisirs corporels, le sommeil précédé d'un grand désir, qui occupe uniquement l'âme, certaines dispositions du genre nerveux. Quelques espèces d'hypocondries et d'autres maladies ; certains dérangements partiels du cerveau, telle qu'une diminution de la faculté ratiocinante et où l'instinct ou l'entendement supplée ; la respiration de certaines vapeurs souterraines, l'application ou la fumigation de quelques végétaux narcotiques ou d'autres substances qui agissent ou par leur qualité ou par leur quantité ; tel fut entre autres le moût des anciens ; quelques influences de l'atmosphère, certains sons musicaux, tout ce qui en diminuant l'énergie du corps augmente celle de l'âme; tels sont la sobriété, la frugalité et quelquefois l'abstinence, l'attention scrupuleuse et continuelle à dompter ses passions déréglées et sensuelles, et finalement l'exercice des forces de

l'âme ; toutes ces causes agissent plus ou moins fortement, selon la différente position où se trouve l'individu.

« 6° Il en est des extasiés comme des somnambules, ils n'ont de notion intellectuelle que de ce que l'âme a passionnément désiré savoir, et n'opèrent que ce qu'ils se sont proposé d'opérer avant d'autres en extase; c'est-à-dire l'âme n'effectue que ce dont elle était uniquement occupée; et si la notion intuitive ou intellectuelle n'a pas toujours lieu, comme il arrive dans les catalepsies ou catoches, (sans parler de ces autres cas où des causes morbifiques produisent l'anesthésie), c'est parce que le désir requis à cet effet n'avait pas lieu, ou qu'il était trop vague et point fixé à un seul objet; de même la notion intellectuelle peut avoir lieu sans que la faculté imaginative ou la mémoire la retienne, et si ces deux facultés (qui doivent pour lors être passives, c'est-à-dire soumises à l'entendement) en retiennent même quelques traces, elles peuvent être si faibles, si imparfaites, que dès l'instant du réveil elles se dissipent par les moindres impressions nouvelles transmises par les sens extérieurs, ou que les images en soient tellement tronquées que leur ensemble n'offre plus qu'un fantôme d'idées incohérentes et souvent substituées ou mal rendues par l'imagination, ou même lorsqu'elles ont été assez bien suivies, elles n'ont point été retenues par la mémoire. Les procédés du somnambule, dont parle M. Malouin, dans l'*Encyclopédie*, et de plusieurs autres, semblent prouver ce que nous avançons.

« 7° Que l'âme dans l'acte du pressentiment réagit souvent sur son corps d'une manière plus ou moins sensible, et produit des phénomènes assez aisés à discerner des autres effets physiques extérieurs ou intérieurs. Cette réaction, suite de l'extasion corporelle, ne se borne pas toujours au système nerveux seulement, mais s'étend quelquefois jusqu'au système vasculaire, etc.

« 8° Pareillement une personne affectée d'un pressentiment (quoique même léger) peut en communiquer ou en transmettre l'action, et sans qu'elle le sache même, non seulement à d'autres personnes, mais même à quelques animaux de nature très affectibles par de telles influences soit hyperphysiques soit fascinatoires, et dans lesquels elles déterminent certains mouvements du corps. Ce qui peut même s'étendre, comme le prétendent Avicenne et d'autres, jusqu'aux substances non vitales, mais qui sont de nature très mobiles.

CONCLUSION

Opinionum commenta delet dies, nocturna judicia confirmat. Cic.

« C'est une règle générale que tant que l'on peut expliquer des faits par des causes naturelles, quand même ces causes n'offriraient pour tout garant que leur probabilité ou leur possibilité, il ne faut jamais recourir à la proscription totale de tels faits et moins encore à une explication surnaturelle quelconque, surtout lorsque ces causes, étant combinées entre elles, présentent un certain nombre de principes qui expliquent la partie la plus essen-

tielle de ces faits, et qu'en même temps on n'en saurait imaginer d'autres dans l'ordre naturel qui puissent en rendre raison.

« Si c'est une imprudence de négliger les lueurs, quelque passagères qu'elles soient, si toutefois elles semblent faire entrevoir ou soupçonner des propriétés ou des forces particulières dans la nature, dont nous n'avons encore qu'une idée très obscure, à cause que leurs phénomènes ne se rapprochent pas assez ou qu'ils sont trop sujets aux exceptions pour que l'on puisse saisir la liaison, c'est être déraisonnable de nier ou de surnaturaliser des phénomènes, et cela parce que leur cause ou leur manière de s'effectuer ne paraît pas assez cadrer avec les opinions dominantes. D'autant plus que la réalité de ces sortes de phénomènes paraît d'ailleurs constatée, non seulement par une mention unanime des peuples, mais aussi par celle des observateurs éclairés et impartiaux de tous les temps.

« Au reste, ces principes touchant quelques forces hyperphysiques particulières d'un individu vital et surtout de l'âme humaine, que nous venons de développer, et par lesquels nous avons tâché de restituer à la nature ce que les Prométhées de l'ignorance, du préjugé et du fanatisme lui avaient dérobé, ne sauraient être taxés tout à fait d'illusion par quelques-uns, sans qu'ils soient obligés de recourir à d'autres idées bien moins probables, pour ne pas dire absurdes : car il leur faut alors nier les faits, ou donner à chaque moment dans le surnaturel, et même dans le système extravagant du pacte implicite et explicite et des merveilles orgiques du Sabath, c'est-à-dire dans la sorcellerie entière avec ses ap — et dépendances ; système si gravement discuté, amplifié et commenté par les démonographes et inquisiteurs ; en un mot, il faut qu'ils sautent dans l'eau pour éviter la pluie, *incidit in Scyllam cupiens evitare Charibdim.*

« Or, on ne saurait mieux faire que de renvoyer les premiers à leur maître Zénon, pour y étudier de même un peu les arguments *a posteriori* aussi expressifs et concluants... lui qui leur a déjà enseigné qu'un homme peut se promener et faire le tour du monde sans se bouger de place ; les autres nous les renvoyons au diable bossu, ex-président du Sabath, qui pourra leur apprendre en même temps la leçon qu'Hermolaus Barbarus semble avoir oubliée. Quant à l'hydre aux trois têtes, où l'envoyer ? elle qui ne s'instruit nulle part, qui fait partout la lumière qui pourrait l'éclairer ? Il faut donc l'abandonner pour jamais à son paredrion lucifuge. »

En vain contre l'erreur s'arme-t-on de science.
Le savant doit payer tribut à l'ignorance.

POPE

FIN

Pour copie conforme,
ROUXEL

AVIS INTÉRESSANT

La *Société française d'Étude des Phénomènes Psychiques* a procédé, tout dernièrement, à de très intéressantes expériences de psychométrie, de clairvoyance et de clairaudience, avec le concours de deux médiums MM. Peters et Phaneg.

Actuellement, la médiumnité musicale de M. Aubert est l'objet d'une étude approfondie et rigoureusement scientifique et les comptes rendus de toutes ces recherches seront publiés dans le journal *La Tribune Psychique*.

Désireuse qu'elle est d'étendre ses investigations à d'autres facultés supra-normales, la Société fait appel à tous les médiums ainsi qu'à toutes les personnes s'intéressant aux Phénomènes psychiques et les informe qu'elle mettra gratuitement à leur disposition sa salle de réunions, pour y expérimenter, le samedi soir de chaque semaine de 8 heures 1/2 à 10 heures 1/2.

Adresser les demandes à M. P. Drubay, trésorier, 10, rue Pierre-Levée à Paris, (10e), le mardi de 8 à 10 heures du soir ou par correspondance.

V. CHARTIER

BIBLIOGRAPHIE

Après la mort (nouvelle édition ; 17e mille) par Léon Denis.

Il vient de paraître, chez M. Leymarie (1), une nouvelle édition de ce livre, dont Alexandre Hepp (*Journal* du 26 janvier 1899), et Albin Valabrègue (*Tribune de Genève* du 29 novembre 1905) ont dit qu'il était un chef-d'œuvre. Plus complète que les précédentes et mise au courant des découvertes, faits et témoignages qui militent en faveur du spiritualisme expérimental, cette édition renferme des pages inédites et constitue un précieux instrument de propagande. *Après la mort*, loué par la presse de tous pays, parcourt l'Europe et le monde, traduit dans presque toutes les langues, même en tchèque, avec de magnifiques illustrations de Mucha, et même en bulgare. Plusieurs éditions ont été enlevées en russe, italien, portugais. En français, il atteint son dix-septième mille.

Nous ne voulons pas répéter les appréciations élogieuses de la grande presse française, saluant l'apparition de cet ouvrage. Voici ce qu'en disait récemment (octobre 1904) la revue milanaise *Luce e ombra*, annonçant la deuxième édition italienne :

(1) Librairie des sciences psychologiques, 42, rue Saint-Jacques à Paris, un volume in-12, de 430 pages, prix 2 fr. 50.

« La première édition s'est évanouie comme par enchantement, ce qui est « fort naturel. On peut être profane en matière de spiritisme et être cependant obligé d'admirer cette belle doctrine, ce code de morale et de justice « qui a pour bases l'histoire, la philosophie et la science expérimentale.

« Léon Denis ne nous présente pas une œuvre médianimique. Il parle de « lui-même et expose ses propres convictions avec la clarté pénétrante d'un « esprit soutenu par la plus rigoureuse logique, pour aboutir à la solution « scientifique et rationnelle des problèmes de la vie et de l'au-delà.

« Dans la première partie, où l'auteur examine avec une grande finesse « d'analyse l'histoire des religions, il démontre que les missionnaires, prophètes et thaumaturges, n'étaient autres que des initiés aux mystères, c'est-« à-dire des hommes ayant acquis, par les sciences occultes, la connaissance « des phénomènes mis en évidence, depuis lors, grâce aux progrès scientifiques et aux études sur le magnétisme et le psychisme. Tous les sages « et conducteurs de peuples que l'histoire a célébrés ont bu à cette source. « Les druides, les bardes, les prophètes de toutes époques et de toutes « nations, les plus célèbres réformateurs, les plus inspirés porte-paroles de « l'Idée furent tous des initiés à la haute doctrine, c'est-à-dire à la connaissance des vérités cachées aux multitudes. Nous voyons ainsi ce spiritualisme qui, aujourd'hui, s'impose à l'étude des savants comme une force « inconnue de la nature, n'être qu'une émanation de la doctrine universelle et éternelle.

« Après l'histoire, vient la solution des grands problèmes : Dieu, l'Univers, le pourquoi de la vie, la destinée des êtres et la connaissance des « lois qui règlent l'évolution parallèle du monde matériel et du monde « psychique. Puis un exposé spécifique des diverses modalités de la matière « jusqu'à l'état radiant, découvert par Crookes, en laissant supposer d'autres états plus subtils encore pouvant donner la clef du problème de « l'unité de la substance et des forces qui régissent l'univers.

« A ces parties du livre, succèdent la partie expérimentale et la partie « morale. L'intérêt augmente à mesure qu'on avance dans la lecture de « l'ouvrage, et l'esprit sceptique reste pénétré de la sincère conviction de « l'auteur.

« La partie morale, véritable traité d'éthique, dans le sens le plus élevé « du terme, pourrait subsister par elle-même et resterait toujours une œuvre forte. Très à propos, ces pages ont été intitulées : *Le droit chemin.* « Elles condensent, en effet, l'enseignement des vertus nécessaires à tout « bon citoyen, et il semble, après les avoir lues, qu'on se sente meilleur. De « fait, l'intention principale de l'excellent auteur a été précisément de « développer le sens moral, fortifier les caractères, émanciper les consciences.

« J'espérais et désirais vivement voir cet ouvrage traduit en italien, « afin d'en faciliter la diffusion parmi nous, et cela pour le réconfort de « ceux qui s'agitent dans les ténèbres du doute ou qui souffrent du vide et « de la sécheresse des doctrines matérialistes. La philosophie professée et

« préconisée par L. Denis abonde, en outre, en grande et vraie poésie, en « même temps qu'elle est étayée par la logique et appuyée sur des observa- « tions et des expériences scientifiques. Cette poésie est due à la foi vive « dans le lien moral qui unit les hommes dans la communion des espérances « vers un but élevé. Ainsi l'apôtre convaincu qui, d'une façon si sérieuse et « si digne, expose sa doctrine, démontrant par l'évidence les heureux effets « qu'elle est destinée à produire, éveille l'intérêt et inspire le respect.

« La clarté merveilleuse du style, la sobre élégance de l'expression chaude « et pleine de coloris, dans un livre qui traite un sujet naguère encore « impopulaire, laissent le lecteur vivement impressionné, et je dirai pres- « que, persuadé de la vérité du contenu.

« *Après la Mort* est l'œuvre d'un philosophe qui est en même temps un « artiste.

« A tous ceux que tourmente la sublime curiosité de l'infini, aux vaincus « de la lutte pour l'existence, aux ardents qui se révoltent contre le dogme « et ne peuvent se contenter du terre-à-terre de la vie, nous dirons : Lisez « ce livre et vous y trouverez la consolation ! »

A. Boneschi-Ceccoli.

A propos des conférences faites récemment par Léon Denis, à Marseille, *La Petite Presse Marseillaise*, du 19 février 1905, parle ainsi de son œuvre capitale :

« Si vous voulez juger sainement un ouvrage ou un discours, a dit un « esprit avisé, voyez s'il élève votre âme vers les régions du bien et du beau. « Certes, les éloquentes paroles du conférencier élevèrent nos âmes vers « ces hauteurs sereines, la salle était sous le charme.

« Ces conférences furent profitables à tous ceux qui y assistèrent et ils « eurent plaisir à relire ou à se procurer l'admirable ouvrage du conféren- « cier : *Après la Mort*. Pour ma part, je cherchai ce volume dans les « rayons de ma bibliothèque et j'éprouvai, pendant une deuxième lecture, la « même impression reposante, pleine de charme et de fraîcheur, de conso- « lation et d'espérance, déjà ressentie.

« Comment, après avoir compris un tel ouvrage, ne pas aimer plus pro- « fondément son prochain, ne pas chercher, dans la mesure du possible, « à secourir ceux qui souffrent ? Lorsqu'on a suivi Léon Denis dans son « œuvre toute de bonté, comment ne pas chercher à faire connaître aux « autres ce qui a instruit et charmé, afin de les engager à nous suivre « vers ces régions sereines, pleines de lumière, de joie, d'espérance et « d'amour. »

Louis Boyer.

Après de tels éloges, nous ne pouvons que répéter à notre tour : lisez cet ouvrage et appliquez-lui la parole de Montaigne : « *Un bon livre est la « meilleure munition pour le voyage de la vie.* »

* * *

Essai de Mysticisme antique, par A. Porte du Trait des Ages.

« A la base de toutes les religions et de toutes les philosophies, a dit un écrivain contemporain, on retrouve une doctrine obscure, connue seulement de quelques-uns et dont l'origine, malgré les travaux des chercheurs, échappe à toute analyse sérieuse. Cette doctrine est désignée sous des noms différents suivant la religion qui en conserve les clefs ; mais une étude même superficielle permet de reconnaître partout la même, quel que soit le nom qui la décore. » (Papus, *La Cabale*).

Or, le chercheur consciencieux qu'est M. Porte du Trait des Ages ne s'est pas effrayé de cette lourde tâche. Dans le premier volume des *Études ésotériques à travers les philosophies et les religions*, qu'il nous présente aujourd'hui, il cherche à soulever le voile qui nous cache ce mystérieux passé. Méthodiquement, pour plus de clarté, car il faut beaucoup de clarté dans une œuvre de longue haleine comme celle qu'il nous donne, il a divisé son livre en trois parties bien essentielles.

Dans la première, qui sert d'*introduction*, il nous parle fort savamment de la philosophie grecque (1). Le sujet, par lui-même, est classique ; ce n'est donc qu'en abordant la seconde partie que l'auteur nous apprend des choses assez peu connues, parce que trop dédaignées. En effet, cette seconde partie traite de la philosophie de l'école d'Alexandrie, avec Ammonius, Saccas, Porphyre, Plotin, Proclus, Jamblique, etc. Et c'est ici que nous commençons à trouver la trace de l'ésotérisme philosophique et religieux dont nous parlions tout à l'heure. L'École d'Alexandrie, qui rayonnait d'un si vif éclat à la fin de l'antiquité, alors que le christianisme naissant faisait de rapides progrès, c'est toute une époque, toute une étude qui, elle-même, nous mènera insensiblement aux confins de l'ésotérisme égyptien, par une suite continue, ininterrompue.

Comme on le voit, l'*Essai de Mysticisme antique* est une vaste œuvre synthétique, sérieusement approfondie et documentée, des systèmes philosophiques et religieux de la plus haute antiquité. Telle qu'elle est présentée, avec ses aperçus nouveaux et surtout avec sa documentation sur l'École néo-platonicienne d'Alexandrie et l'ésotérisme antique, elle est neuve, elle est forte, elle est complète, et les occultistes et spirites lettrés sauront apprécier la parfaite érudition, en même temps que la somme de travail dépensée par l'auteur de ce bel ouvrage philosophique.

— *L'Essai de Mysticisme antique* est mis en vente dès aujourd'hui par souscription. Il formera un beau volume grand in-8° d'environ 400 pages, tiré à 350 exemplaires numérotés et signés, exclusivement réservés aux souscripteurs. Prix du volume : 10 francs. Adresser souscription et mandat à M. H. Durville, 23, rue Saint-Merri, Paris (IV) et à notre librairie, 42, rue Saint-Jacques, Paris.

(1) Cette introduction paraît actuellement dans la *Revue spirite* sous le titre de : *La Philosophie dans l'antiquité, philosophie grecque.*

***

Le deuxième fascicule de la *France républicaine*, revue biographique rédigée par Étienne Bellot, vient de paraître, sur papier de luxe, grand format et 64 pages de texte. Il contient les biographies de MM. Fernand Dubief, ministre du Commerce, le docteur Queirel, des appréciations critiques sur Ferdinand Brunetière, Léon Bloy, Maurice Barrès, et enfin la biographie complète de M. Paul Audebert. Bureaux : 15, rue Racine, à Paris.

***

M. Jules **Huré**, ingénieur civil des mines, vient de faire paraître chez A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris, et de déposer à la Librairie des sciences psychologiques, 42 rue Jean-Jacques, à Paris, les deux brochures suivantes :

La Genèse du Monde : *1re partie* : Théorie mécanique du monde. — La matière et les corps célestes. — *2e partie* : Conception nouvelle de Dieu et du monde moral. — L'âme et sa destinée. . . . Prix 1 fr. »

Principes de morale (*complément* à **la Genèse du Monde**), dont voici le sommaire : L'inconséquence matérialiste. — La fin d'une doctrine et l'évolution du Spiritualisme. Le Spiritualisme scientifique. — L'espérance. — Solidarité, Justice, Fraternité. — Patience, Persévérance, Modestie. — La revanche de la Foi. — Défi. . . . . Prix 0 fr. 60.

Notre rédacteur donnera son appréciation sur ces brochures dans un prochain numéro. Pour l'instant nous nous contentons de les signaler à nos lecteurs.

***

La Librairie du magnétisme, 23, rue Saint-Merri, à Paris, vient d'éditer, au prix de 0 fr. 60, la brochure suivante d'**Albert**, *d'Angers*.

Différence entre le Magnétisme et l'Hypnotisme *au point de vue thérapeutique.*

Cette brochure est le complément de celle de Berco : *Analogies et différences entre le magnétisme et l'hypnotisme* éditée par la même librairie.

M. Albert, professeur à l'École de magnétisme et de massage de Paris, s'est appliqué à donner simplement et logiquement les formules employées par ses devanciers en la matière et dont il a pu, dans sa pratique, apprécier la valeur. Il ne s'attribue pas, comme certains, le mérite des autres.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler que M. **Albert**, *d'Angers*, est également l'auteur de la brochure : *Le magnétisme curatif devant l'Église* que nous recommandons à nos lecteurs et dont le prix est de 0 fr. 50.

J. O.

Gloria Victis !

Nous donnons tel que l'a écrit Ch. Laurent, dans le *Matin* du 28 février, sous ce titre : *Une femme*, le récit émouvant de ce que fit la grande duchesse Élisabeth Feodorovna, lorsque son mari, le grand-duc Serge, eut succombé à la vengeance des révolutionnaires :

Les événements de Russie nous donnent depuis un an tant d'occasions d'être surpris et attristés, que peut-être quelques-uns de nos lecteurs prendront-ils plaisir à fixer un instant leurs yeux sur une figure émouvante et belle. Quand les paroles et les actes des hommes les plus puissants ou de ceux qui étaient réputés les meilleurs ont causé tant de déceptions ; quand une grande nation, naguère formidable et confiante, se voit soudain privée de gloire militaire et de sécurité intérieure ; quand les ministres gouvernent à huis clos ; quand les grands-ducs demeurent calfeutrés dans leurs palais, et quand l'empereur lui-même est obligé de proclamer la loi martiale autour du parc fortifié qu'il habite, il est touchant et (pourquoi ne pas risquer le mot ?) il est *sublime* de voir une femme se conduire comme la grande-duchesse Elisabeth Feodorovna.

Veuve du grand-duc Serge, qu'une bombe vient de mettre en pièces, on l'a vue d'abord entourer les restes de son mari des témoignages les plus touchants de sa douleur et de sa piété conjugale.

Puis elle s'est souvenue qu'un autre homme avait été frappé auprès de celui qu'elle pleurait : un humble serviteur, le cocher de la voiture. Elle est alors allée, simplement, elle, sœur de l'impératrice, tante et belle-sœur à la fois de l'empereur, s'asseoir au chevet de ce malheureux et lui apporter, au seuil du tombeau, la consolation de penser que sa femme et ses enfants auraient une protectrice.

Avant même les funérailles du grand-duc, où la famille impériale n'osait se montrer, il y eut les modestes obsèques du cocher, et la grande-duchesse Elisabeth, auprès de la veuve et des orphelins, suivit, à pied, jusqu'au cimetière, la dépouille du moujick.

Mais elle fit plus. Elle ne comprenait pas, la noble créature, à quel sentiment de haine, pour elle injustifiable, avait pu obéir le meurtrier, encore anonyme, dont les médecins soignent en ce moment les blessures à l'infirmerie de la prison, tandis que les magistrats s'efforcent de lui arracher le secret de son nom. Elle se rendit auprès de lui, obtint de l'entretenir seule à seul, ET LUI PARLA !...

Et cette tragique entrevue se passa tout entière en questions pressantes, obstinées, douloureuses... « Pourquoi cet homme lui avait-il tué son mari, qu'elle avait toujours connu, elle, si bon, si doux, si parfaitement inoffensif ? Quelle vengeance poursuivait-il ?... Quel grief pouvait-il invoquer ?... N'avait-il pas une mère, une sœur, une femme, des enfants, dont le souvenir aurait

dû arrêter son bras au moment où il allait frapper? Et maintenant, en vérité, ne regrettait-il pas son crime, en songeant à tout le mal qu'il avait fait, sans le vouloir, à ceux qui aimaient sa victime ?... »

L'assassin l'écouta longtemps, stupéfait de son courage, bouleversé par ses reproches, et il finit par fondre en larmes, en se cachant la figure dans ses mains, tandis qu'Elisabeth Feodorovna, désormais à bout de forces, consentait enfin à détourner ses yeux de l'homme de sang.

Et puis elle est rentrée chez elle, seule désormais, sans compagnon, sans enfants (car leur union fut stérile), condamnée à la longue solitude et à l'infinie tristesse pendant le reste de sa vie. Et pour toujours elle prit le deuil.

Mais, avant de disparaître de la scène du monde, elle s'est souvenue des malheureux, et, puisque le mariage aujourd'hui rompu par la mort l'a faite riche, elle a décidé que, pendant quarante jours, les quarante-cinq mille pauvres de Moscou seraient nourris à ses frais...

On a mis bien des couronnes d'or et d'argent sur le cercueil du grand-duc Serge, mais je n'en sais pas d'aussi belle que celle-là.

Spirites, saluons cette grande âme qui accomplit d'une façon si noble et si belle la parole de l'Évangile; saluons-la avec respect, comme nous avons salué Tolstoï qui ne cesse de prêcher à tous la parole de paix et d'amour, comme nous saluons aussi de nos profondes et fraternelles sympathies ces milliers de soldats qui meurent là-bas loin de leur patrie, ces milliers de blessés qui agonisent et désespèrent, ces milliers de familles qui pleurent, ces milliers d'ouvriers qui souffrent et veulent espérer !

O Russes, nos frères, vous êtes à cette heure durement éprouvés, et c'est pourquoi nous venons à vous et nous vous tendons la main, en vous disant: *Espoir et courage* ! en vous lançant ce cri suprême : *Gloria victis* ! Car, où vos maîtres voient la défaite lamentable et l'humiliation, nous, nous voyons l'enfantement douloureux d'une ère nouvelle et meilleure qui va s'ouvrir pour vous ; nous voyons le triomphe d'une nation généreuse qui a vaincu l'ignorance et qui veut vaincre la douleur pour graviter vers de plus hauts sommets !

ALGOL.

SUR LA PLURALITÉ DES MONDES

LETTRE OUVERTE A M. CAMILLE FLAMMARION

Cher et très éminent Maître,

Aux dernières pages de votre admirable livre *La Pluralité des Mondes habités*, nous lisons ces magnifiques et profondes paroles : « Grâce aux découvertes de l'astronomie, nous connaissons la grandeur comparative de

l'univers et l'exiguïté de la terre, l'immensité de l'espace, la pluralité des mondes habitables, les distances des astres et le nombre incommensurable de ceux-ci, les lois qui les régissent, les forces qui les soutiennent et qui les animent : nous avons vu l'univers astral dérouler ses magnificences, et l'infini des cieux s'est entr'ouvert devant nos regards. Par ces considérations sublimes tout s'est ennobli, tout s'est divinisé ; Dieu lui-même nous a paru plus grand, plus puissant, plus majestueux encore ; et nous avons senti toute la beauté, toute la vérité de ce spectacle. Mais voici une idée à laquelle nous n'avions pas encore songé : si tout ce splendide univers, malgré ses millions et ses millions de mondes, n'était qu'un univers de parade.., une perspective inutile d'apparences mensongères...

« Un univers de parade ! C'est-à-dire, — pardonnez-nous l'expression, — une immense lanterne magique ? une fantasmagorie faite d'ombres et d'apparences ! Fantasmagorie, hélas ! enivrante et fascinatrice, placée devant nos âmes pour les induire en erreur, — ravissantes images que l'Être suprême s'amuse à faire danser devant nos béates figures, comme dans ces petits théâtres en plein air on fait jouer des personnages de carton pour amuser les enfants rieurs ! ! !

« Voilà le dernier refuge de ceux qui ne voudraient point encore de la Pluralité des Mondes...

« Mais si la doctrine de la Pluralité des Mondes, d'une main fait justice de notre présomption ridicule et nous a ouvert les yeux sur nos ténèbres, c'est pour nous élever magnifiquement de l'autre, en affranchissant nos âmes des liens grossiers qui les attachaient à la terre. Et voici que le rayonnement des régions immortelles les illumine, ces âmes jusque-là si pleines d'inquiétude, voici qu'elles vont prendre leur essor vers des sphères aimées. Elles ont reconnu leur infériorité actuelle dans l'ordre général ; mais elles ont entrevu la grandeur de leur destinée. Elles se sont vues bien bas ; mais en même temps, sentant leurs ailes frémir, elles ont contemplé avec amour les régions supérieures ; car à l'infini de leurs aspirations la Pluralité des Mondes a ouvert l'infini de l'univers. Que désirent-elles au-delà ? Elles sont rassurées dans leurs douces et trop timides espérances ; elles sont rassasiées dans leurs plus ardents désirs ; elles sont comblées dans leurs vœux les plus chers. Oh ! elles ont compris toute la grandeur de la doctrine, et elles s'y sentent instinctivement attachées.

« Retournerons-nous maintenant dans l'ombre où nous dormions hier, et nous laisserons-nous retomber dans les abîmes du doute ? La lumière est là-haut qui brille : fermerons-nous les yeux pour ne pas la voir ? Les astres parlent, et leur parole éloquente tombe jusqu'à nous : resterons-nous sourds à leur voix ? Soyons humbles pour mériter de comprendre l'enseignement de la nature, mais soyons sincères quand nous l'avons compris. Reconnais-

sous qui nous sommes, et proclamons-le hautement. S'il a fallu soixante siècles et plus, avant que les sciences exactes aient pu apporter les éléments de notre certitude, nous éclairer sur notre rang et nous permettre d'arriver à la connaissance de notre destinée ; s'il a fallu cette longue et sainte incubation des années pour animer du souffle de vie notre belle doctrine et en affirmer la vraie grandeur ; oh ! gardons-la précieusement, cette doctrine, comme une richesse de l'âme ; consacrons-la au Dieu des Étoiles ; et quand des nuits sublimes, nous enveloppant de magnificences, allumeront à l'orient leurs constellations diamantées, et rouleront, mystérieuses, sur l'essieu divin... à travers l'immensité des Mondes, parmi les cieux stellifères, sous le voile argenté des nébuleuses lointaines, dans les profondeurs incommensurables de l'infini, et jusque par delà les régions inconnues où se développe l'éternelle splendeur,... saluons ! mes frères, saluons tous : ce sont les Humanités nos sœurs qui passent ! »

C'est la sublimité de ces spectacles de mondes innombrables, d'univers infinis roulant dans l'espace sans limites qui a été le premier fondement de nos croyances spiritualistes. Les visions, les apparitions, les tables tournantes, les communications parlées ou écrites données par les médiums, les matérialisations ont certes pour nous leur importance ; mais ces phénomènes ne sont ni à la discrétion, ni à la portée de tous, tandis que tous ceux qui ont des yeux et qui savent les ouvrir peuvent, toutes les nuits et quand ils le veulent, en les tournant vers les cieux étoilés, voir et contempler des myriades de preuves lumineuses et scintillantes de leur immortalité. Car déjà ne savons-nous pas que rien n'est inutile sur notre globe, que tout est à sa place et a sa raison d'être dans ce que nous pouvons observer de la nature ; et pouvons-nous concevoir qu'il en soit autrement dans le domaine infini des univers lointains ? Pouvons-nous supposer qu'il y ait des mondes et des êtres privilégiés ? Et pouvons-nous aussi croire que les existences humaines soient bornées à la terre ? — Non, l'ordre et l'harmonie sont en tout et partout, et il nous est aussi impossible d'admettre une dérogation à cette loi divine qu'il nous est impossible de nier en plein jour la lumière du soleil.

Et la Pluralité des Mondes habitables a pour corollaire indispensable la pluralité des existences. Toute notre foi spirite a cette double croyance pour base. Si la base chancelle l'édifice croule.

Or, voici où nous voulons en venir. Il paraît depuis quelques années une publication très intéressante et très répandue en France et dont le sous-titre indique assez bien la nature et la destination : c'est l'*Almanach Hachette* (*petite encyclopédie populaire de la vie pratique*). On y lit ce qui suit à la page 216 :

« Dans une curieuse étude, un savant et non des moindres, un des plus brillants émules de Darwin, sir Alfred Russel Wallace, a entrepris de démontrer que notre globe occupe dans le monde stellaire, juste à son centre, une place tout à fait privilégiée, qu'elle est la seule des planètes réunissant les conditions nécessaires au développement de la Vie, la seule qui puisse se vanter de donner asile à l'Homme. La Terre, dans les conclusions du grand savant anglais, n'est donc plus le méprisable atome, elle est au contraire la Planète la plus parfaite.

« Le nombre des Étoiles n'est pas infini.... — « Si le nombre des étoiles était infini, déclare le savant anglais, le ciel devrait en être plein, et nous recevrions une quantité de lumière égale à celle du Soleil à midi. — Il n'en est pas ainsi : la lumière des étoiles n'est que le 1/50e de celle de la Lune, elle-même 500,000 fois moins brillante que le Soleil. » — Il faut donc renoncer, d'après Russel Wallace, à l'infinité des Étoiles. Il fixe leur nombre à 100 millions. Ce sont ces 100 millions d'Étoiles, toutes les Étoiles qui forment l'Univers, tout l'Univers. La Voie lactée coupe en deux la masse des Étoiles... S'appuyant sur les recherches de l'astronome Kapteyn, de Groningue, M. Wallace admet que les étoiles dont la distance est connue, c'est-à-dire les plus proches, forment un amas presque concentrique à la Voie lactée; notre Soleil fait partie de cet amas. Comme il est déjà dans une position centrale de la Voie lactée, on peut en conclure, avec Wallace, *que nous sommes bien au centre du monde stellaire.*

« La dernière conclusion de M. Wallace est la plus importante en ce qu'elle détruit toute conception d'un autre monde habitable que la Terre... Pour qu'un monde soit habité, il devrait remplir, d'après le savant anglais, les conditions suivantes: 1° être assez rapproché du Soleil pour que la température y soit favorable à la vie, tout en permettant l'évaporation des mers, la formation des nuages et des pluies ; 2° posséder une atmosphère d'étendue et de densité suffisantes ; 3° des mers, des marées et une lune pour les produire; 4° des océans profonds, recélant un volume d'eau représentant environ treize fois le relief du sol; 5° de la poussière... En dehors de la Terre, toutes les planètes se trouvent ou trop près ou trop loin du Soleil. L'atmosphère des unes ne permettrait pas une respiration confortable. Les autres grosses planètes manquent totalement de la poussière nécessaire.

« Une seule remarque établira d'une manière irréfutable cette situation privilégiée de la Terre dans la création. La température de l'espace — l'éther — pouvant être fixée à — 270°, tandis que celle du Soleil est de + 9000°, on voit immédiatement quelle suite de combinaisons mystérieuses et propices se développent autour de notre globe pour que ses températures extrêmes se renferment entre — 40° et + 75°, température des points

les plus froids et les plus chauds. Où trouverait-on des conditions aussi favorables à la vie, à ses formes supérieures, à son développement, aussi bien dans le domaine de la vie matérielle que dans celui, plus élevé, de l'intelligence et de la raison? Et pourquoi n'en point conclure, avec l'illustre savant anglais, que créée, au centre de l'Univers, la Terre représente, dans les formidables amas des mondes, quelque chose de supérieur à tout ce qui l'entoure, parce que, seule, elle donne asile à l'Humanité vivante, à l'Ame et à la Pensée. »

Nous devons avouer que, personnellement, cette étrange théorie et, ces non moins étranges affirmations nous touchent peu, et que même elles nous paraissent passablement enfantines. La Terre, centre de l'Univers!!! La Terre, la Planète la plus parfaite!!! — Ne vous semble-t-il pas entendre la voix d'un autre Dante répéter aux infortunées âmes de ce nouvel enfer la Terre — la fameuse parole : « O vous qui entrez, laissez là toute espérance. »

Pour la question d'habitabilité des mondes, tout ce que nous pouvons raisonnablement concéder c'est que la Terre est la seule planète qui offre les éléments nécessaires et directement appropriés à la constitution et à la vie des êtres qui l'habitent ; ce qui revient à dire que les êtres d'un autre monde n'y pourraient pas plus vivre que ceux de la Terre, organisés comme ils le sont, ne pourraient vivre sur un autre monde.

En un mot, sur notre modeste planète, nous sommes, par rapport aux autres mondes, dans une situation analogue à celle des êtres de notre terre qui habitent les grandes profondeurs sous-marines, et qui, en les supposant doués de toute l'intelligence des hommes, sont, de par leur constitution, appropriée au milieu où ils vivent, dans l'impossibilité physique absolue de se faire la moindre idée de la vie des êtres peuplant les régions marines qui s'étendent au-dessus d'eux jusqu'à la surface des mers, et, *à fortiori*, de la vie des êtres qui s'agitent sur les continents, c'est-à-dire dans un milieu dont ils ne peuvent pas même soupçonner l'existence (1).

Et nous sommes amenés à formuler avec vous, Maître, « cette double conclusion, évidente au point de vue physiologique comme au point de vue astronomique : 1° *la Terre n'a aucune prééminence marquée sur les autres planètes*; 2° *les autres planètes sont habitables comme elle.* » Et ce que nous disons des planètes s'étend naturellement à tous les mondes stellaires.

D'où vient qu'un savant de la taille de Wallace, qui est de plus un émi-

(1) Nous avons nous-mêmes ignoré, pendant des siècles et des siècles, l'existence des mondes sous-marins. Il n'y a pas longtemps qu'elle nous a été révélée par les savants, et ce que nous savons par eux, c'est que ses conditions sont absolument différentes des conditions de la nôtre.

nent spiritualiste, un de nos maîtres les plus illustres et les plus révérés, n'ait pas craint — si tout ce qu'on rapporte doit réellement lui être attribué — d'abriter sous l'autorité de son nom une théorie si peu philosophique, et, — osons le dire, — si peu scientifique ? Nous ne la connaissons, il est vrai, cette théorie, que par ses interprètes. Peut-être n'est-elle pas fidèlement rendue ? ou peut-être ce savant, en s'aventurant hors de son domaine s'est-il par mégarde égaré ? — Cela arrive quelquefois aux savants, et non des moindres, ainsi que le constate Wallace lui-même dans celui de ses ouvrages qui nous est le plus connu.

C'est à vous, Maître, à vous, l'apôtre éloquent et passionné de la Pluralité des Mondes, qu'il appartient de nous donner votre sentiment sur la question.

L'erreur, d'où qu'elle vienne, où qu'elle soit, doit être combattue. Et nous devons avoir, ce semble, un égal souci de l'affronter lorsque nous la rencontrons dans le camp ami, que lorsqu'elle se produit chez nos adversaires. Quelque déconcertante que pourra être pour nous cette constatation, nous n'en conserverons pas moins une profonde admiration pour l'œuvre grandiose du noble et illustre émule de Darwin, et une profonde reconnaissance à l'auteur courageux et sincère des *Miracles et du Moderne Spiritualisme* ; mais, en relevant, dans une franche critique, ce que nous considérons comme une erreur de sa part, nous aurons conscience d'enlever du même coup une arme puissante à ceux de nos adversaires qui viendraient nous dire : vous mettez le Spiritisme à l'abri du grand nom de Wallace, et vous nous dites que ce savant est partisan comme vous de la survivance de l'être après la mort et par conséquent de la pluralité des existences ; mais vous ignorez donc qu'il est l'auteur d'une étude retentissante, dans laquelle il borne et limite la Vie à notre unique planète ? Alors....

— Alors, il nous semble que nous avons déjà trop abusé de la parole, et nous nous hâtons, cher Maître, de vous l'offrir respectueusement.

ALGOL

COURRIER DE NICE

Nice est en plein carnaval, la fête anime tout, est partout. Les cent mille habitants de cette ville unique au monde sont fous de joie. La mascarade est générale. Des cris, des chants retentissent d'un bout à l'autre, et, ce qui m'a frappé c'est la sobriété et la bonne humeur de ce doux peuple exubérant et calme tout à la fois, et je constate avec plaisir qu'en tous ces

jours de fête je n'ai vu ni un cas d'ivresse manifeste ni une arrestation pour rixe ou tapage... j'ajouterai que la police prend sa part de l'hilarité commune.

Le Roi Carnaval XXXIII a fait son entrée dans sa bonne ville, aux sons éclatants des fanfares, le samedi soir 25 février, sous l'éclat d'illuminations grandioses. Sa Majesté, dont le règne est plus qu'éphémère, change tous les ans. L'année dernière Carnaval roi représentait Jacques Ier, empereur du Sahara. Aujourd'hui c'est un gigantesque et solide « gaucho buffalo » des pampas en costume mexicain, le chef couvert d'un vaste sombrero et monté sur un bison à sa taille. Le roi a l'air d'un bon vivant; il sourit, tourne la tête et salue son peuple. Sur son char, debout sont rangés des Indiens de la Prairie, Peaux-Rouges à la tête emplumée, Apaches tatoués, Comanches couverts de fourrures, tandis que derrière suivent, à pied, des Yankees géants et, à cheval, une Société de touristes américains, gentlemen, ladies et misses des plus grotesques et risibles.

Une dizaine de chars mystérieusement construits, sortis on ne sait d'où, montés par des essaims de jeunes filles et garçons, dans les costumes les plus divers, provoquent des cris d'admiration. Toute cette jeunesse chante le refrain du Carnaval :

Saluons le Roi Carnaval
Précédé du bruit des fanfares.
Entendez-vous le Bacchanal
Et ces chants aux refrains hilares?
Salut merveilleux soleil d'or
Dont l'éclat splendide étincelle
Sur ce grand et royal décor
Où l'or de la gaîté ruisselle!

Le long cortège, dont le défilé dure une grande heure, est composé des chars du roi Carnaval, de la Reine, de la Ville de Nice, du château hanté, de l'École des Chats, du palais incendié, etc... séparés, les uns des autres, par une longue file de cavaliers et d'écuyères, par des géants de carton, des masques sautant, des musiciens richement costumés. Les femmes rivalisent partout de grâce et de beauté. Pour relier tout cela, les matelots de l'escadre, les chasseurs alpins, mêlés au peuple joyeux, dansent les quadrilles les plus échevelés quand le cortège fait halte pour faire entendre les orphéons que portent certains chars.

Ajoutez à tout cela le défilé des voitures remplies d'étrangers en dominos multicolores, se livrant à la bataille des confettis dont la consommation, dimanche, a dépassé vingt mille francs. Et si votre conception imagine cette fête joyeuse, vous n'aurez qu'une faible idée de la beauté du Carnaval de Nice auprès duquel celui de Venise n'est plus qu'un souvenir éteint.

A Villefranche où tout le Nice fortuné, libre, et cherchant le plaisir s'était transporté, le mardi 28 février, nous avons assisté, dans un décor merveilleux et grandiose, à une bataille navale de fleurs devant un public brillant. L'escadre de réserve de la Méditerranée, au complet avec ses beaux cuirassés, ses croiseurs, ses avisos et ses torpilleurs, embellissait la rade et avait mis à terre, entre deux journées de grandes manœuvres navales, bon nombre de ses brillants officiers et une partie de ses équipages. Plus de cent automobiles et de beaux landaus avaient amené les étrangers émerveillés... Jeudi 2 mars la bataille de fleurs avait lieu sur la promenade des Anglais où les voitures, fleuries avec beaucoup d'art et de luxe, rivalisèrent par la beauté des dames qui les occupaient. Après la fête la chaussée était jonchée de plus de cent mille bouquets... Que d'or en échange de ces belles fleurs a coulé dans Nice ! Et tout cela durera encore une semaine ; l'air est saturé de joie et j'ai la tête, pendant que je vous écris ces lignes, emplie du bruit des grelots, des violons, des guitares, des cors, des orgues, voire des trompettes d'autos qu'on subit du matin au soir. Il faudra quelques jours de salutaire silence et la disparition de la couche épaisse des confettis multicolores, microbes des Saturnales qu'on trouve jusque dans son lit, pour effacer le souvenir de cette folie bruyante, joyeuse mais obsédante.

Après toutes ces courses, après les concerts, les théâtres, les casinos, les tables de jeu, les musiques, les végliones, les batailles de fleurs, on a besoin de redevenir sérieux à Nice comme partout ailleurs et les croyants de toutes les religions y remplissent leurs devoirs car les églises, les temples, même la synagogue, sont pleins aux jours voulus ainsi que j'ai tenu à le constater.

Quant aux Spirites, à l'existence desquels on n'osait pas croire dans ce coin de terre, si gai qu'on se demande si l'on a le temps d'y songer à autre chose qu'au plaisir, il y en a et de bons, je vous l'affirme.

En voyant passer, presque chaque jour, quelque convoi conduisant, vers le lieu du grand repos, la dépouille périssable et regrettée d'un parent ou d'un ami, il m'a bien fallu me convaincre que, malgré la folle insouciance de ces jours de folie, il est bon de se dire que tout cela passe comme le vent dans les arbres de la forêt et que la mort accomplit son œuvre, sans relâche ni pitié et que l'âme doit aspirer à autre chose qu'aux folies du Carnaval.

Les deux conférences, faites en janvier par Léon Denis à Nice, avaient groupé autour de notre brillant conférencier spirite, une société de choix dont la qualité valait mieux que la quantité.

Il restera quelque chose du passage de ce semeur d'idées et déjà quelques épis germent au doux soleil de notre foi. M. le professeur Moutonnier, aidé de M. Monteillet, directeur du *Nice Illustré* et de quelques frères en

croyance, a pu réunir deux fois déjà, chez Mme Bayer, une très aimable Hollandaise, qui a bien voulu mettre son salon à notre disposition en attendant que nous ayons un home, une trentaine de personnes qui vont être le noyau d'où sortira bientôt *Le Cercle Spirite Niçois*.

A la première réunion, M. Moutonnier, doyen d'âge, a pris la parole et après avoir posé les bases sur lesquelles il comptait, avec la bonne volonté de chacun, édifier le nouveau groupe, l'orateur a dit, dans une longue et attachante causerie, comment s'affermit à jamais sa foi dans le Spiritisme en nous racontant, pièces à l'appui, le phénomène psychique qui eut lieu devant lui et pour lui. Je lui ai demandé la permission de vous le répéter, avec moins de charme mais avec autant de sincérité. Voici le fait. La plus jeune fille de M. et de Mme Moutonnier était une enfant adorable et adorée, douée par le ciel de toutes les grâces et de toutes les qualités. Ils l'avaient mariée en Amérique à un beau et brave garçon et cette union, qui semblait promettre des années de bonheur, fut, hélas! de trop courte durée. L'heureux époux partit le premier en laissant sa femme éplorée et, deux ans après, dans le voyage qu'elle fit en France avec sa jolie fillette Violetta, fruit de cette union fugitive, elle fut enlevée en quatre jours à l'adoration de son père et de sa mère, en laissant cette orpheline devenue, ajoutons-le, une délicieuse jeune fille de dix-huit printemps.

Inconsolable, le pauvre professeur abandonna le monde, devint misanthrope, taciturne et vécut, avec sa chère femme, dans la solitude et la tristesse songeant sans cesse à l'enfant perdue. Il était malheureusement matérialiste et croyait que, tout s'éteignant avec la mort, il ne lui serait jamais donné de revoir l'objet de son affection et de ses regrets poignants, lorsqu'un jour le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec lui tomba sous les yeux. Ce fut pour lui une révélation. Il alla à Paris faire la connaissance de M. et de Mme Leymarie qui le mirent en relation avec les spirites les plus distingués et les médiums en renom qui atténuèrent sa douleur, mais les communications qu'il obtint de sa fille le laissaient encore dans le doute cruel.

Après avoir beaucoup lu et étudié, il retourna en Amérique chercher, au foyer même du spiritisme, la preuve que le ciel lui a enfin accordée.

C'est à Chicago, par l'entremise d'un médium de grande valeur, Miss Bing, que M. Moutonnier obtint la preuve matérielle, indubitable, de l'existence de sa chère fille et voici comment. Suivant à la lettre les indications qu'il avait reçues, il avait apporté avec lui une boîte dans laquelle il plaça devant Miss Bing cinq feuillets de papier à lettre sur chacun desquels il avait écrit une question, entre autres :

As-tu bien souffert en quittant cette vie ?
Es-tu heureuse où tu te trouves... etc.

Ces cinq feuillets, ainsi qu'un petit crayon, furent placés dans la boîte qui fut fermée à clé, ficelée et scellée par M. Moutonnier lui-même sans que le médium y eût touché un seul instant. Puis il s'assit devant une table, ses deux mains sur la boîte, sans avoir dit un mot de ce qu'il désirait connaître. « Il était 3 heures de l'après-midi, le salon rempli de « lumière, nous dit l'orateur, Miss Bing, debout, allait et venait de l'autre « côté de la table. Peu d'instants après, elle me dit qu'elle voyait à mes « côtés une jeune femme d'une grande beauté qu'elle me dépeignit et « en qui je reconnus immédiatement ma fille bien-aimée. « Elle a été ame- « née près de vous, ajouta le médium, par un gentleman qui est aussi à vos « côtés et qui doit être le mari de cette personne. Le portrait exactement « dépeint était bien celui de mon gendre.

« Pouvez-vous leur demander leurs noms ? — Oui. — Miss Bing prit une « feuille de papier et attendit à peine une minute... « A very curious « name ! » dit-elle en traçant le nom de ma fille : Un nom bien curieux ! « que je n'ai jamais entendu et elle écrivit Doudouska... Doudouska ! c'était, « non pas le nom, mais le surnom « cher » qui est russe et signifie « Douce « chérie ! « Quant au nom de son mari, il fut tracé sans hésiter : Harry !... « C'était exact.

« Puis le silence s'établit et quelques instants après, ô merveille, j'enten- « dais sous mes mains, dans la boîte scellée, le bruit du crayon écrivant « sur le papier, puis, après une demi-heure peut-être, le crayon s'arrêta et « trois coups étant frappés sur la table, Miss Bing me dit : C'est fini, Mon- « sieur. »

Inquiet, troublé, anxieux, j'ouvris en tremblant la boîte et j'en retirai les cinq feuillets couverts de l'écriture de ma fille et de mon gendre chéris. Ces cinq feuillets, nous les avons tenus et lus, les spectateurs et moi, écriture et style y sont parfaits de netteté et de délicatesse et, pour nous faire juges de l'authenticité de l'écriture de ses enfants, M. Moutonnier avait apporté des lettres écrites de leur vivant par les deux chers disparus. Nul doute à ce sujet : même écriture en français et en anglais, signatures identiques. Tous les hôtes présents à la villa Beyer furent convaincus, émerveillés.

L'âme de ces deux enfants pleurés s'était envolée mais n'était point à jamais disparue.

Et c'est à ce phénomène vrai, consolant, que nous devons le petit livre sorti du cœur et de la plume de M. le professeur Moutonnier : *A ceux qui doutent et à ceux qui pleurent.*

A la seconde réunion que, grâce à l'amabilité de Mme Beyer de Buïn nous avons eue, le jeudi 2 mars, en son salon, M. Moutonnier a lu les statuts de la Société nouvelle dont le Comité a ainsi été composé :

M. le Professeur Moutonnier, Président.
Mme Beyer,
M. le Dr Breton, } Vice-Président et Vice-Présidentes.
Mme Diane Marest,
M. Agniel, Secrétaire et Trésorier.

La composition du groupe spirite de Nice semblera un peu cosmopolite car nous avons le plaisir d'y inscrire quatre Hollandais, trois dames Russes, deux Anglaises et deux Américaines. C'est un groupe que les Deux Mondes vont nous envier si les adhérents réalisent leurs promesses de nous amener beaucoup d'amis.

Votre serviteur a terminé la séance par une petite causerie à la bonne franquette et l'on s'est permis d'abuser encore une fois, le samedi 11 mars, de l'hospitalité de Mme Beyer et de ses charmantes filles pour la troisième réunion.

Je garde pour mon prochain courrier, si je ne crains pas d'ennuyer mes lectrices surtout, un fait de réincarnation que m'a raconté, en revenant à pied du coteau de Montboron où est située la villa Beyer à Nice, l'aimable conteur qu'est M. le médecin en chef de la marine Breton.

Les bruits joyeux recommencent, les fanfares, les musiques. C'est la joie et le chaud soleil partout.

Je vous en souhaite autant, amis lecteurs.

Nice, 6 mars 1905.

L. DAUVIL.

CAUSERIE PHILOSOPHIQUE

Je fréquente parfois un salon où les Spirites sont voués aux gémonies, j'y rencontrai, lors de ma dernière visite, un Monsieur dont la persistance à m'examiner me gênait un peu.

Je l'avais remarqué, dès mon arrivée, à cause de son air bizarre, et devant sa persistance à m'observer, je me fis *in petto* cette réflexion : « Voilà un personnage auquel on aura probablement dit que je suis spirite ; peut-être n'en a-t-il jamais vu et il m'examine en se demandant « si je suis tombée de la Lune ! » Mais, oubliant vite ce curieux visiteur, je glissais les yeux vers la porte du salon, n'ayant qu'un désir, filer à l'anglaise, quand, mettant mon projet à exécution, je me trouvait bloquée par le maître de la maison, escorté du Monsieur qui ne me quittait pas des yeux.

—Madame, me dit notre hôte, j'ai l'honneur de vous présenter M. X.., qui sollicite la faveur de faire votre connaissance.

Je m'inclinai. — Que pouvait bien me vouloir ce gêneur ? Décidément, impossible de me retirer :

— Vous n'êtes pas une inconnue pour moi, Madame, me dit ce Monsieur, j'ai parfois la bonne fortune de lire vos articles dans la *Revue Spirite* et je ne puis résister au désir de vous dire tout haut ce que je pense tout bas. Suivit alors un compliment banal qu'il est inutile de répéter.

— Ai-je le plaisir, Monsieur, de rencontrer un des nôtres ? lui demandai-je.

— Hélas non, Madame.

Cet hélas, avait l'intonation qu'ont généralement tous les hélas; mais plutôt triste ; je ne pus m'empêcher de le faire remarquer à mon interlocuteur.

— Est-ce un regret que vous exprimez, Monsieur ?

— Un regret, oui, Madame.

— Mais vous connaissez notre doctrine ?

— Je la connais en effet, Madame.

Ce n'est pas un homme, me dis-je, c'est un écho, et de nouveau, mes yeux se mirent à regarder la porte. — Surprit-il mon geste ? quoi qu'il en soit, il poursuivit :

— J'ai lu, avec un grand profit, tous les ouvrages de votre maître Allan Kardec; ils m'ont fort intéressé.

— Il ne peut en être autrement quand on cherche sérieusement à soulever le voile qui nous dérobe l'avenir, et, à moins d'être de mauvaise foi, on ne peut qu'y récolter grand profit. — Et les œuvres de son disciple, Léon Denis, les avez-vous lues, Monsieur ?

— Oui, Madame, et je les ai trouvées fort remarquables.

— *Après la Mort* surtout, lui dis-je, est d'une souveraine beauté ; c'est de la peinture par la richesse du coloris ; de la musique par l'harmonie de la phrase et de la ciselure par la délicatesse. Enfin, ce livre est lumineux.

— Je partage votre enthousiasme, Madame, pour cet écrivain; et il aurait achevé de me convaincre, si je ne l'avais été déjà par les ouvrages d'Allan Kardec.

— Alors, Monsieur, je ne saisis plus ? Vous parlez avec enthousiasme de nos maîtres et de leurs écrits; vous m'avouez qu'ils vous ont convaincu et, cependant, vous vous défendez d'avoir été conquis, tout en le regrettant, dites-vous ?

— Bien mieux, Madame, je reconnais que le Spiritisme doit être une des plus grandes forces morales qui existent ; cette croyance deviendrait un levier puissant qui pourrait un jour soulever le monde... s'il n'y avait pas les...

— S'il n'y avait pas... les spirites, Monsieur, voulez-vous dire ?

— Oh, Madame, pardon de cet aveu, surtout à vous si vaillante au combat pour les idées qui vous sont chères ! Vous devez me prendre pour un imbécile.

— Chacun est maître de sa pensée, Monsieur, cependant, étant données

mes croyances, je trouve votre idée un peu... subversive, mais il ne m'appartient pas de la juger.

— Vous êtes indulgente, Madame ; mais je me suis trop avancé pour reculer : permettez-moi donc de vous développer cette pensée. — Mais, n'abusé-je pas de vos instants ?

Par politesse je lui fis signe que non et lui indiquai un siège près de moi. — Je ne pouvais plus fuir et j'avoue que le cas de mon interlocuteur commençait à m'intéresser. — Après s'être installé, il poursuivit :

— Je suis né et j'ai été élevé dans le giron de l'Église romaine. Ayant perdu mon père en mon bas-âge, j'appartins sans entraves à ma mère qui, n'ayant que moi, ne voulut pas s'en séparer.

Un prêtre, plus zélé qu'intelligent, fut chargé de mon instruction; mon éducation fut donc essentiellement religieuse. Ma mère, d'une tendresse infinie, mais d'un esprit un peu étroit, était d'une piété exaltée et veillait scrupuleusement, avec l'abbé, à ce que pas la moindre parcelle d'ivraie ne vînt étouffer ce qu'ils appelaient le bon grain qu'ils semaient en moi sans relâche, pêle-mêle, avec plus de bonne volonté que de discernement. Ma mère avait la foi du charbonnier; elle l'exigea de moi : — Ne rien approfondir, ne jamais raisonner, — telle fut sa maxime. D'une santé maladive, dans ma jeunesse, j'étais indolent d'esprit : je n'essayai donc pas de discuter, avalant d'un trait la nourriture insipide dont on m'empâtait. Il est probable que si j'avais eu à mes côtés la critique éclairée d'un père, ou celle d'un camarade, je serais sorti de cette torpeur dans laquelle cette éducation veule m'avait jeté; mais, entre ces deux êtres mystiques, je n'en éprouvais même pas le besoin. A leur grande joie, j'entassai pratique sur pratique, machinalement, d'abord parce que je le voyais faire autour de moi, ensuite parce que l'on ne cessait de m'assurer que, depuis deux mille ans, les choses se passaient ainsi...

— Pardon de vous interrompre, Monsieur. — Depuis deux mille ans, vous disait-on, les choses se passaient ainsi! Si vous le pensiez alors, le pensez-vous encore aujourd'hui? Ignorez-vous les nombreuses modifications, amplifications, surcharges de toutes sortes que, pendant vingt siècles, on a fait subir au christianisme pour obvier, parfois, je n'en disconviens pas, aux besoins de chaque époque, mais le plus souvent imaginaires? Étranges remèdes qui, s'ils calmaient quelquefois certains malaises, apportaient avec eux le germe de maladies autrement graves, remèdes empiriques enfin, qui, en détruisant l'harmonie, rompaient l'équilibre, ruinaient l'organisme et dont l'application constante a fait que, de cette admirable doctrine de Jésus, toute de mansuétude, de lumière et d'amour, il ne nous reste plus que l'étiquette. Les continuateurs du Christ, qui n'étaient que les esclaves de leur insatiable ambition, de leur âpre simonie, ont étalé bien des misères malpropres. Il ne leur fut pas difficile d'établir la liste des sept péchés capitaux; la plupart n'eurent pour cela qu'à descendre dans leur conscience trouble : pas un seul ne manquait.

— Tout ce que vous dites là, je l'ai pensé, Madame, mais bien tard; j'ai

honte de le confesser, mais je dois vous avouer, voulant être sincère, que j'avais l'âge d'homme, depuis longtemps déjà, quand j'eus la douleur de perdre ma mère ; pourtant, je n'avais en rien modifié non pas ma manière de voir (je ne voyais rien), mais ma façon d'agir. C'est alors que, pour donner un dérivatif à mon chagrin, je voulus me jeter plus profondément encore dans les pratiques religieuses, mais en y faisant, cette fois, participer ma raison et mon cœur. Or, il arriva que j'éprouvai le plus cruel des mécomptes : ce soutien que je croyais n'avoir qu'à saisir pour m'y appuyer, me manqua absolument ; sans que je m'en rendisse compte, les progrès de jour en jour plus merveilleux de la science avaient sapé l'édifice à sa base ; je me m'y trouvai plus en sécurité, car je sentais qu'il menaçait de s'effondrer.

La surprise changea ma déception en amertume ; alors j'essayai de me prouver que je me trompais, je me persuadai que je n'avais qu'à relire les Pères de l'Église, les Évangiles, la Bible et qu'ils allaient me répondre victorieusement. Hélas! ce fut un irrémédiable désastre! Plus j'avançais plus je m'apercevais du néant des dogmes, de l'impossibilité de la création spontanée de l'homme sur la terre et ne la faisant remonter qu'à six mille ans. Les récits enfantins de l'histoire de nos premiers parents dans l'Éden, le conte de la pomme, l'arche de Noé, l'arrêt du soleil par Josué... et toutes ces bourdes me choquèrent ; et ce qui m'irrita particulièrement, ce fut le rôle de fantoche cruel et capricieux que l'on faisait jouer à Dieu dans la Bible. Cela acheva, chez moi, la déroute, car cela m'enlevait la latitude de me jeter dans les bras du protestantisme qui ne vit et ne respire que par elle.

C'est à cette époque et pendant que je poursuivais fiévreusement mes recherches, que je fus frappé par l'intolérance de nos ministres : cependant, pour être juste, nous devons convenir, qu'à notre époque, ils ont mis, comme dit un bon proverbe populaire « beaucoup d'eau dans leur vin » ; ils sont devenus moins irascibles.

— C'est-à-dire, plus tolérants, voulez-vous dire? Vous avez raison, Monsieur, du moins dans la forme ; mais est-ce bien la tolérance, cette douce charité, que pratiquent les ministres des deux cultes, ou bien de la diplomatie? — Croyez bien que l'Église catholique, pour ne parler que d'elle, serait aujourd'hui ce qu'elle était hier, que dis-je, ce qu'elle était il y a des siècles, implacablement inquisitoriale, si, comme au moyen-âge, elle se sentait encore la plus forte.

Je dis tout ce que je pensais de notre pauvre Religion et de notre Église en ruines, et, chose curieuse, je vis mon interlocuteur approuver tout ce que je pensais. J'entrai alors, pour consoler ce chrétien malheureux, dans quelques idées du Spiritisme. Et notre causerie philosophique durerait encore si, en jetant les yeux autour de moi, je n'eusse vu le salon, comme jadis le ciel de M. X..., absolument vide, à l'exception de Jupiter, sous la forme peu olympienne du maître de la maison qui me considérait d'un air qu'il croyait certainement majestueux, mais qui en réalité n'était que narquois. Je

croyais n'être entrée dans cette maison que pour y faire une visite de quelques minutes et il était arrivé que, pendant deux heures, j'y avais joué un grand premier rôle auquel je ne me croyais point préparée, celui de philosophe-avocat du Spiritisme dont nous comptions peut-être nous entretenir et dont nous n'avions rien dit. Ce sera pour notre prochaine rencontre.

Et cependant, voulez-vous, amis, que je vous livre ma pensée? Je n'étais pas trop mécontente de moi... J'ignorais encore pourquoi M. X... n'aimait pas les spirites, mais il me semble qu'il n'y avait là qu'un malentendu que j'ai la présomption d'essayer de dissiper, ayant promis à M. X... de ne pas trop retarder notre réunion, et je serais heureuse de vous apprendre, chers lecteurs, que j'ai pu le convaincre et lui faire adopter notre chère doctrine.

DIANE MAREST.

L'Expérience personnelle de Madame D'Espérance

Le jeudi, 12 de ce mois, un grand nombre de membres et d'associés de l'Alliance spiritualiste de Londres se réunirent dans le salon de la société royale des artistes anglais, rue Suffolk, Pall Mall où Mme d'Espérance fit une conférence sur quelques-unes de ses expériences personnelles.

En l'absence du président, M. E. Dawson Rogers, le vice-président M. H. Withall, occupait la chaire. Avant de présenter Mme d'Espérance, M. Withall fit part des regrets de M. Rogers qui avait eu l'espoir d'être présent à la séance de Mme d'Espérance et l'avait prié de lui témoigner toute son estime et son admiration pour son œuvre, mais en avait été empêché par une attaque assez grave d'influenza qui l'avait obligé de garder la chambre pendant environ douze jours.

M. Withall était persuadé que tous les membres présents se joindraient à lui de pensée et de cœur pour envoyer à M. Rogers leurs témoignages de sympathie.

Il ajouta ensuite qu'à l'occasion de la séance annuelle d'ouverture, il espérait que tous ceux qui s'intéressaient au succès de la société s'inscriraient comme membres de l'Alliance. Puis, il fit allusion à la médiumnité de Mme d'Espérance qui avait donné des preuves, pendant plusieurs années, de manifestations spirituelles remarquables et qu'elle avait fait le voyage tout exprès, de deux jours et une nuit, pour assister à la séance et y faire part de quelques-unes de ses expériences.

Mme d'Espérance, à qui l'on fit un accueil des plus enthousiastes, parla en ces termes :

Quand je demandai à votre honorable Président sur quoi je devais parler ce soir, il répondit que des « expériences personnelles » étaient toujours intéressantes et instructives. Je crois qu'il a raison, car je ne suis ni orateur, ni faiseuse de belles théories et je ne puis parler que de ce dont

j'ai eu l'expérience. Je suis donc satisfaite qu'il ait raison, car autrement je n'aurais aucune excuse pour disposer de votre temps.

Tandis que je réfléchissais à ce qui pourrait vous intéresser le plus, je cherchai dans une grande quantité de manuscrits, de notes, de séances, des phénomènes enregistrés que j'ai amassés, pendant l'espace d'environ trente ans de recherches, dans le domaine de Psyché.

Pendant ce long laps de temps aucun incident, ayant trait à mon œuvre, n'est passé inaperçu ; chaque séance a été annotée avec ses incidents variés. Beaucoup de ces faits ne sont que des insuccès; mais je trouve çà et là des notes d'expériences, que j'avais en partie perdues de souvenir.

Je dois dire, en passant, que je n'ai aucun mérite d'avoir tenu note de ces divers faits ; car ce n'est pas moi qui fis ce travail, n'en voyant pas toujours la nécessité.

Mais, dans le cours de mes expériences, j'ai été plus favorisée que beaucoup de médiums, en ce que j'ai toujours eu des amis qui m'ont témoigné de l'intérêt et m'ont servi d'appui moral.

En relisant ces notes, ce qui m'intéressait peut-être le plus c'étaient les descriptions de visions, de clairvoyance et de l'emploi qu'on essayait d'en faire.

J'étais jeune quand cette faculté était à son plus haut degré, et il me semblait que c'était une très belle chose car cela m'aidait à retrouver des objets ou des amis perdus. Je me servais de ce pouvoir à la fois avec fierté et enthousiasme.

Mais les résultats n'étaient pas toujours satisfaisants; les objets perdus furent découverts non pas parce qu'ils avaient été cachés, mais parce qu'ils avaient été volés; et les amis perdus ne se souciaient pas toujours d'être retrouvés.

Je m'amusais beaucoup à lire les lettres cachetées et je réussissais presque toujours; mais cela même avait son mauvais côté; car je fus, un jour sans le savoir, priée de lire une lettre qui ne devait pas être connue d'autrui, et il en résulta du désagrément pour son auteur.

Puis, une autre fois, un agent de la police secrète vint demander mon aide pour découvrir l'auteur d'un délit qu'on supposait être un crime. Je me mis à l'œuvre. Je croyais être sur les traces du criminel et suivais pas à pas les détails du crime, que je mentionnais à mesure que je les vis, lorsque quelque chose, peut-être le grand désir qu'exprimait l'agent quand il me dit « continuez! continuez! ne le perdez pas de vue » vint frapper mon esprit et me semblait dire que, ce que je faisais là, était l'acte d'un espion et de bassesse et que j'avilissais un des plus beaux dons de Dieu. L'idée que je me prêtais à être l'instrument de mort d'un de mes semblables me remplit d'horreur. Je suis portée à croire que c'était un esprit bon et bienveillant qui éveilla en moi la conscience de ce que je faisais et qui me donna la force de résister à la tentation « de la dépister », car c'était une tentation. Ma vanité en était flattée et je me sentais fière de savoir que j'avais le pouvoir de résoudre des difficultés qui auraient embar-

rassé de plus sages et de plus habiles que moi. Je me refusai dès ce moment d'aller plus loin.

J'implorai alors Dieu de m'enlever cette faculté, de peur que je ne fusse entraînée à m'en servir encore pour le malheur de mes semblables. Ce refus blessa certains de mes amis dont l'un d'eux devint pour moi un ennemi. J'avoue que, plusieurs fois depuis, j'ai ardemment désiré que ce pouvoir me revînt, autant pour moi que dans l'intérêt de mes plus chers amis, mais je devais me contenter de ma vue normale.

Quoique ce pouvoir me manquât dans une large mesure, mon intérêt n'en était pas moins grand ; et je ne perdis jamais l'occasion de remarquer tous les cas de clairvoyance qui se présentaient d'eux-mêmes, soit chez des hommes, soit chez des animaux. J'en tirai la conclusion que les animaux partageaient cette faculté également avec l'homme, sinon davantage. Je n'ai aucune peine à le comprendre et à l'expliquer, à en juger par des souvenirs d'enfance quand on me fit accroire que c'était le signe d'un esprit maladif.

Quand j'eus acquis cette certitude, bien que j'aimasse mes visions beaucoup, je les redoutais et cessais d'en parler, de peur qu'on ne me traitât de folle. Plus tard, quand je cherchai à découvrir cette faculté chez d'autres, je reconnus que je n'étais pas la seule victime des hommes, et qu'en général, la voyante ou visionnaire était considérée par ceux du monde civilisé (surtout quand leur intérêt y était engagé) comme n'ayant pas son bon sens, et était traitée en conséquence. Dans plusieurs cas, quand les sages vinrent un jour au pouvoir, on regardait le clairvoyant comme irresponsable et il était privé des droits accordés à celui qui était sain d'esprit. C'est là une raison suffisante pour que le visionnaire ne fît pas connaître sa faculté de voyante à autrui et pourquoi la clairvoyance est devenue si rare parmi les hommes et les femmes de « ce monde » (*Applaudissements*).

Loin du monde, parmi ceux qui ne sont pas encore corrompus par les influences et les tendances matérialistes, sur le sol encore vierge et pur, se trouve la plus grande puissance de ces dons naturels ; et au loin, vers les régions du Nord, où le christianisme est souvent mêlé à des restes du culte d'Odin et d'anciens dieux, on trouve que ce que nous nommons des phénomènes rares sont, au contraire, très ordinaires parmi ces gens de la campagne et n'éveillent en eux ni remarque, ni surprise.

La clairvoyance est si répandue parmi les Lapons, entre autres, qu'il serait difficile, je pense, d'en trouver un qui n'ait jamais eu d'expérience de ce genre.

Je me souviens encore du premier cas qui fut porté à ma connaissance.

Un de mes amis, un soir d'hiver, en s'en allant chez lui, rencontra sur son chemin un pauvre Lapon errant qui souffrait d'un accident et qui était assis dans son petit traîneau sur le bord de la route, dans l'impossibilité ni d'avancer ni d'aller chercher du secours. Mon ami le ramena chez lui dans son propre traîneau. Nous fîmes de notre mieux, comme le bon Samaritain, pour l'aider; nous l'hébergeâmes, le nourrîmes, lui donnâmes des vêtements

et les remèdes nécessaires ; mais quoique son état s'améliorât, il ne recouvra pas la santé comme nous le désirions. L'homme fut reconnaissant mais il voulut s'en aller. Nous nous y opposâmes, mais il nous supplia, les larmes aux yeux, de ne pas lui en vouloir. Il nous aimait pour les bontés que nous avions eues pour lui, mais il lui était impossible de rester plus longtemps, car « les siens », qui demeuraient là-bas, ne pouvaient pas venir vers lui.

Nous ne pûmes comprendre ce qu'il voulait dire, et nous le laissâmes partir. A quelque temps de là, il revint et nous apporta des présents de fromage de daims, de peaux, etc., en nous expliquant que sa femme était morte depuis plusieurs années, quand elle était encore jeune ; qu'elle revenait chaque soir, au coucher du soleil, causer avec lui sous sa tente, mais qu'elle avait peur des maisons et qu'elle ne pouvait revenir près de lui que dans sa « Kota », sous le ciel étoilé et libre de Dieu et que, lui, il ne pouvait être heureux sans elle, et que pour cela il devait nous quitter.

Il lui était donc impossible de nous expliquer cela cette fois, car les gens qui habitent les maisons ne comprennent pas ces choses, mais comme il craignait que nous ne pensions qu'il fût ingrat, il avait pris le parti de venir nous donner la raison pour laquelle il ne pouvait pas rester avec nous.

Une connaissance plus intime de ce petit peuple nous démontra, de plus en plus, leur foi dans leurs amis de l'au-delà qu'ils considérèrent être aussi intéressés dans leur bien-être qu'ils l'étaient dans leur vie terrestre et qui se croient capables de se manifester à nous de diverses manières qui nous sont inconnues.

Ainsi, par exemple, je sais qu'à un mariage, quand les cérémonies de l'église furent terminées, on se réunit pour faire des prières à l'occasion d'une chasse à l'ours prochaine, afin que dans le cas où ils perdraient la trace des ours, par suite d'une chute de neige, l'esprit d'un chien pût conduire leur meute jusqu'à ce que la piste fût retrouvée.

« Je lui demandai si l'esprit d'un chien pouvait revenir. »

« Mais, certainement, toujours, répondit-il, autrement pourquoi le demanderions-nous ?

« L'avez-vous jamais vu ?

« Naturellement nous l'avons vu, car comment pourrions-nous le savoir ?

« Qui, croyez-vous, vous l'envoie ? répliquai-je, pensant qu'il me répondrait, « Dieu », mais, à ma grande surprise, mon petit ami (qui était un homme de cinquante-cinq ans) dit « — Ce sont les esprits de quelques-uns des nôtres qui nous ont précédés ».

Avertissement d'un Esprit non écouté.

Il me parla de plusieurs cas de communications avec des esprits, et entre autres il y avait un incident, tout frais encore dans la mémoire de tous ceux qui étaient présents, ayant eu lieu au printemps passé, le troupeau de rennes appartenant à la famille (dans la tente de laquelle j'étais l'hôte) avait trouvé un bon champ de pâturage et fut laissé seul. Peu de temps après-

midi survint une tourmente de neige, mais cela n'était pas extraordinaire et n'inquiétait personne, car les daims étaient en sûreté. Vers le matin, de bonne heure, un des Lapons fut réveillé par l'esprit d'un camarade qui était mort, qui lui dit de se lever, d'éveiller tout le monde et d'aller vite au secours des rennes, parce qu'une forte gelée était survenue et que les pauvres bêtes seraient ensevelies et mourraient. Le Lapon ne l'écouta pas, lui dit de le laisser tranquille et se remit à dormir.

Quand vint le jour (qui est toujours tardif dans les régions du Nord), on ne put trouver nulles traces du troupeau qui se composait de plusieurs centaines d'animaux et était la fortune de plusieurs familles. Celui qui avait été réveillé parla de l'avertissement donné par l'esprit, et tous aussitôt se mirent à l'ouvrage pour déterrer les rennes qui étaient, comme l'avait dit l'esprit, littéralement ensevelis sous une croûte de glace qui s'était formée par-dessus la surface. Tous les animaux étaient morts et la tribu, qui avait été jusque-là très prospère, fut plongée dans la pauvreté.

Il y eut depuis un profond sentiment d'indignation contre le petit Lapon qui eut l'air désespéré, pendant qu'il racontait cette histoire. La seule excuse qu'il pouvait avoir pour avoir refusé d'obéir à l'avertissement de l'esprit, avait une raison d'être. Et il disait : « Ehor » (l'esprit) avait toujours été un menteur de son vivant; comment pouvais-je supposer qu'il disait la vérité? Personne ne le croyait auparavant ! Je ne pouvais vraiment pas savoir si ce n'était pas encore une de ses anciennes plaisanteries. » — « Il vaut mieux, dans tous les cas, prêter attention aux avertissements des esprits » était la réponse du vieux « car si nous les négligeons, nos amis se fatigueront et nous abandonneront, et cela serait un plus grand malheur, en vérité, que la perte de nos rennes. (*Applaudissements*).

Une fois que je voyageais en Norvège, à travers une région solitaire de montagnes, nous arrivâmes près d'un petit village qui avait été détruit par une avalanche. Mon guide, les larmes aux yeux, me montra les dégâts de cet horrible désastre. « Nous demandâmes si personne n'avait été sauvé ». Il répondit : « Une famille seulement » parce que la femme était clairvoyante et pouvait voir les esprits; et l'un d'eux vint près du lit où elle était couchée avec son jeune enfant, et lui dit de se lever et de se sauver. Elle réveilla aussitôt son mari et ses autres enfants, et ainsi ils furent sauvés tous, mais ils étaient les seuls êtres humains qui échappèrent.

On raconte souvent des faits de ce genre, et le ton de simplicité dans lequel ils sont dits ne permet pas de douter de la bonne foi et de l'honnêteté du narrateur. Une autre fois j'eus l'occasion de voir un contrat de mariage norvégien, dans lequel figurait une certaine quantité de bestiaux, d'argenterie, de linge, etc. représentant la dot de la mariée, en dédommagement de nombreuses propriétés apportées par le mari (qui étaient évidemment plus considérables que la mariée ait pu l'espérer) : on déclara que cette dot était suffisante, considérant que la mariée était une femme favorisée et bien douée; ce qui voulait dire qu'elle pouvait voir les esprits

et communiquer avec eux et que, par eux, elle était capable de protéger les intérêts de la famille.

Ces manifestations psychiques ne se rencontrent pas seulement parmi les peuples du Nord, car plus loin, au Sud, dans la partie du continent où je demeure, on trouve encore des survivants d'une « vieille race solaire, les Wends ». S'étant débarrassés de leurs instincts nomades, ils se sont installés dans la plaine qui est située au Nord-Est de l'Empire d'Allemagne. Cette race est aujourd'hui presque éteinte, mais encore totalement distincte, sous différents rapports, des Allemands au milieu desquels ils vivent. C'est un peuple intéressant chez lequel l'élément psychique est largement développé et qui possède, en outre, de grandes qualités pratiques ; il est robuste, travailleur, économe et éminemment religieux ; il a une foi inébranlable dans les influences spirituelles bonnes et mauvaises et s'efforce à les rendre propices. Ils pratiquent la clairvoyance et la guérison par des moyens magiques ; ordinairement des prières écrites, c'est étrange à dire, qui sont effectives, d'après la rumeur publique. Personne ne conteste le phénomène, et j'ai connu des ecclésiastiques et des médecins qui consultaient les guérisseurs pour des cas difficiles de maladie. Le « trouveur d'eau » a la réputation de bien réussir et en fait une profession ; je puis même ajouter qu'il ne se trompe jamais pour trouver l'eau sous la surface de la terre.

Difficultés à surmonter.

L'action psychique ne fait défaut nulle part ; elle existe partout où l'homme se trouve et elle est aussi multiple et aussi composée dans ses manifestations que la nature humaine elle-même. Elle me paraît être analogue à la force de l'électricité, dont l'existence est aussi ancienne que l'univers ; elle pénètre tout, influence tout, mais elle est à peine encore comprise, redoutée comme un ennemi et n'était d'aucun service à l'homme jusqu'à ce qu'on ait découvert les moyens d'en systématiser le pouvoir et la mettre en pratique.

Réduire le pouvoir psychique en système et en faire une science exacte est une tâche qui exigera le savoir combiné d'un grand nombre de penseurs et de philosophes. On a dit, avec une certaine vérité, que « La plus grande étude de l'humanité c'est l'homme lui-même » ; et jusqu'à ce que la multiple nature de l'homme soit comprise, il n'y a pas grand espoir de systématiser les phénomènes psychiques ; car ils sont aussi variés et aussi complexes que la nature de l'homme. L'investigateur doit avoir présent à son esprit qu'il a affaire à des êtres humains, alors même qu'ils sont désincarnés, et que ces intelligences désincarnées qui se communiquent sont soumises aux moyens du médium qu'elles emploient. Ayant ces faits devant lui il sera mieux à même de juger et d'observer, sans parti pris, la valeur des communications obtenues par un médium.

Même dans les circonstances les plus favorables, il y a de grandes difficultés à établir des communications entre les esprits et nous-mêmes. Une

grande difficulté pour beaucoup d'investigateurs, c'est le caractère contradictoire et trompeur de certaines communications qu'on attribue — quoique souvent à tort — à des esprits menteurs.

Ces communications sont souvent acceptées comme étant sincères au moment même, mais reconnues fausses plus tard, après un examen plus sérieux, au grand désappointement du chercheur, lequel se dégoûte et abandonne ses recherches, sous l'impression que le clergé a raison d'attribuer les soi-disant manifestations au « Dieu des mensonges ».

L'explication cependant en est simple dans beaucoup de cas ; car l'erreur provient du fait de ce que plusieurs esprits essaient de communiquer simultanément, sans s'en apercevoir. Cela a donné parfois lieu à des résultats extraordinaires et arrive fréquemment avec des médiums partiellement développés et, également, avec des médiums expérimentés qui sont entourés de conditions nouvelles, ou des esprits sans expérience et qui se manifestent. Quelquefois, même dans les conditions les plus favorables, d'étranges coïncidences se présentent.

Les personnes qui ont l'habitude de se servir du téléphone peuvent très facilement comprendre cette difficulté particulière et sa cause, qu'on doit attribuer à un contact accidentel avec d'autres communications. Je me rappelle un exemple de ce genre qui aurait pu causer de sérieuses pertes d'argent. Je correspondais par téléphone avec le chef d'une grande maison au sujet d'affaires qu'il m'avait confiées, alors qu'il était en voyage et à plusieurs centaines de milles de distance. Je lui avais parlé, pendant plusieurs minutes, d'affaires sans avoir été dérangée, quand il me fit la question suivante : — Si MM. un tel et un tel nous font une offre sérieuse et à tel ou tel prix, devons-nous accepter ?

La réponse fut la suivante. — Il y a évidemment tendance de baisse « à la Bourse » ce matin, il vaut mieux, je pense, conclure.

Quelque chose, dans cette réponse, me parut ne pas être tout à fait satisfaisant ; d'autant plus que mon ami ne pouvait pas être renseigné sur le cours de la Bourse, aussi promptement, et je répétai ma question. — La réponse fut : — Vous ne pourriez faire mieux !

Immédiatement après on me dit : « — De quoi parlez-vous ? De quelles actions » s'agit-il ? Je ne comprends pas.

Je répliquai : — « Je ne parle pas d'actions », et je répétai ma question à laquelle on répondit : « Ne vous en inquiétez pas : Je rentrerai par le train de 8 heures. »

Je répondis : « Très bien. Mais on ne peut pas attendre ; que dirons-« nous à MM. un tel et un tel ? »

A ce moment j'entendis la voix de mon ami : « Ne parlez pas si haut, « je ne puis vous comprendre à cause de la vibration. »

Je lui demandai ensuite : « Revenez-vous ce soir ? »

« Revenir ce soir ? Comment pourrais-je rentrer ce soir ? »

Qu'avez-vous donc que vous ne me comprenez pas ? etc...

La vérité est qu'on n'avait pas répondu à ma question, mais qu'une per-

sonne inconnue de celui qui parlait à l'autre bout du fil aurait pu commettre une grande erreur en se réglant sur la supposition d'une transmission exacte. Personne n'était à blâmer de ce fait qui était dû à l'inexpérience d'une personne non habituée à se servir de l'appareil (*Applaudissements*).

(*A suivre*)

Traduit du *London Light*.
Professeur C. MOUTONNIER

Nice, le 3 mars 1905.
25, Boulevard Victor-Hugo.

LA MORT N'EXISTE PAS

Par Mme FLORENCE MARRYAT (*Traduit de l'Anglais*).

CHAPITRE VII

L'HISTOIRE DE JOHN POWLES.

Le 4 avril 1860 mourait, dans l'Inde, un jeune officier du 12e Régiment Indigène du nom de John Powles. Il fut l'ami intime de mon premier mari durant les quelques années qui précédèrent sa mort et, conséquemment, il était devenu le mien. Il avait même, en plusieurs occasions, partagé notre maison et vécu avec nous dans les termes d'une douce fraternité.

J'étais très jeune alors et susceptible d'influences de toutes sortes, extrêmement nerveuse déjà au sujet des « Esprits » et pourtant brûlant de la curiosité d'apprendre quelque chose de l'autre monde, un sujet qu'il est si difficile de faire admettre au premier venu pour en discuter surtout. Le monde parlera de robes, de dîners ou des affaires privées des amis, de tout en somme plutôt que de la mort, de l'immortalité et du monde à venir dans lequel nous devons tous inévitablement entrer.

Même les ecclésiastiques chargés légalement de ce qui se passe de l'autre côté du tombeau ne font pas exception à la règle.

Quand le malheureux souffrant, privé d'espoir, va les trouver pour chercher quelque réconfort, il les voit secouer la tête, parler d'espoir, de confiance et les entend dire : « La miséricorde de Dieu est infinie », mais ils demeurent incapables de lui donner une preuve raisonnable que la « mort n'est pas autre chose qu'un vain mot. »

John Powles, quoique indifférent et irréligieux, aimait cependant à discuter de l'*inconnu*. Nous revenions souvent sur ce sujet dans nos conversations, alors qu'apparemment il semblait en parfaite santé et souvent il terminait l'entretien en m'assurant que s'il mourait le premier (et il annonçait toujours avec certitude qu'il n'atteindrait pas l'âge de 30 ans),

il promettait (si la chose était possible) de revenir vers moi. J'avais coutume de rire à cette idée que je qualifiais d'absurde en lui rappelant combien d'amis s'étaient mutuellement fait cette promesse sans l'avoir jamais accomplie. Et, bien que je croyais fermement que de tels faits avaient existé, je ne pouvais supporter la pensée de les voir jamais se réaliser entre nous et me demandais si je pourrais survivre à l'impression que j'en ressentirais s'ils devaient se produire un jour.

La mort de John Powles arriva pourtant subitement bien que la maladie à laquelle il succomba fût lente et de longue durée.

Il était entre les mains du docteur depuis peu de jours quand le mal prit une tournure inattendue et nous fûmes appelés, mon mari, moi, et quelques amis près de son lit pour lui dire adieu ! Lorsque j'entrai dans sa chambre il murmura : « Vous voyez que je suis au bout ; n'oubliez pas ce que je vous ai promis. » Ce furent les dernières paroles intelligibles qu'il m'adressa, quoique pendant plusieurs heures il tint ma robe entre ses mains pour m'empêcher de le quitter et devînt violent et intraitable si j'essayais de m'éloigner.

Durant ce temps, dans les intervalles de son délire, il me suppliait de lui chanter une vieille ballade qu'il aimait par-dessus tout et qui avait pour titre : *Tu t'es éloignée de mes yeux*. Je suis bien sûre que, dans le cours de cette triste journée, si je n'ai pas chanté cet air douze fois, je ne l'ai pas dit une seule ! A la fin, notre pauvre ami fut la proie de convulsions qui se succédèrent à de courtes intermittences jusqu'au moment fatal qui arriva le soir même.

Sa mort et les tristes incidents qui l'accompagnèrent me causèrent une grande secousse. Pendant des années il avait été, je le répète, un ami fidèle et, tous les deux, mon mari et moi, nous pleurâmes très sincèrement sa perte. Cela et d'autres chagrins combinés eurent un sérieux effet sur ma santé et les médecins furent d'avis de me renvoyer immédiatement en Angleterre.

Quand un officier décède dans l'Inde, il est d'usage de vendre ses moindres effets aux enchères. Avant la vente mon mari me demanda si, parmi les objets qui avaient appartenu à John, il n'y en aurait pas quelqu'un que je désirasse garder en souvenir de lui. Le choix que je fis fut assez curieux. Il avait possédé une cravate de soie vert foncé qu'il affectionnait et quand elle fut devenue terne, je lui offris de la retourner de façon qu'elle semblât aussi bonne qu'une neuve. Quand il l'eut portée si longtemps qu'elle eut complètement changé de couleur, je la retournai une seconde fois au grand amusement du régiment. Aussi, quand on me demanda de faire choix d'un souvenir du pauvre ami je répondis « donnez-moi sa cravate verte » et je l'emportai en Angleterre.

Le voyage de retour fut une terrible affaire. J'étais souffrante mentale-

ment et physiquement à un point tel que je ne puis songer à ce temps sans frémir. La mort de John Powles, naturellement, ajoutait à ma détresse et durant les quelques mois qui remplirent un voyage au long cours, j'espérais et j'attendais que son esprit m'apparaîtrait.

Avec ma profonde croyance en la possibilité du retour de nos disparus sur la terre — ou plutôt, devrais-je dire, avec ma croyance profonde en ma foi, je m'éveillais chaque nuit pensant voir mon ami perdu qui, si souvent, m'avait promis de revenir vers moi. Je lui criais même à haute voix d'apparaître et de me dire où il était ou ce qu'il faisait mais jamais je n'entendais ni ne voyais rien. Autour de moi, c'était le silence le plus complet. Dix jours seulement après avoir débarqué en Angleterre, je mis au monde une fille et quand j'eus tant soit peu recouvré ma santé et mes pensées, quand j'eus perdu la faiblesse physique et l'excitabilité nerveuse à laquelle la plupart des médecins attribuent les visions et les bruits mystérieux que j'avais déjà constatés par expérience, alors je commençai à savoir et à sentir que John Powles était avec moi. Je ne le voyais pas mais je sentais sa présence. J'avais coutume de m'éveiller la nuit toute frémissante de la sensation qu'il était assis près de mon lit mais sans avoir les moyens de rompre le silence qui existait entre nous. Souvent je le suppliais de me parler, mais dès qu'un faible son, un léger sifflement parvenait à mon oreille, je jetais un cri de terreur et je m'élançais hors de ma chambre. Tout désir de voir mon ami perdu et de communiquer avec lui s'envolait aussitôt et la seule pensée m'en causait une terreur folle. J'étais frappée de stupeur en songeant qu'il était revenu et je ne voulais ni dormir ni demeurer seule. On me conseilla d'essayer d'un endroit plus gai que Winchester où j'habitais alors et l'on me retint une maison à Sydenham. Mais là, le sentiment de la présence de John Powles fut aussi intense qu'auparavant et je continuai ainsi par moments à le sentir près de moi pendant plusieurs années jusqu'à ce qu'enfin je vinsse à étudier sérieusement le spiritisme comme science.

J'ai raconté, dans le chapitre qui contient le récit de ma première séance, que la seule figure que je reconnus comme étant venue pour moi fut celle de mon ami John Powles et combien je fus émotionnée de le voir.

Ce fut cette reconnaissance qui ramena mes vieux désirs et mon ardente curiosité de communiquer avec les habitants du monde invisible. Aussitôt que j'eus commencé mes investigations dans mon cercle familial, John Powles fut le tout premier esprit qui me parla par la table et depuis ce temps jusqu'à maintenant, je n'ai jamais cessé d'entretenir des communications avec lui. Il est très réservé, toutefois, ainsi qu'il l'était de son vivant, pour converser avec des étrangers et rarement il manifeste sa présence excepté quand je suis seule. Dans ce cas alors, il causera des heures de bien des sujets qui l'intéressaient durant sa vie terrestre. Dès que le bruit

se fut répandu que je tenais des séances, je fus présentée à miss Showers, la fille du général Showers de l'armée de Bombay. Cette jeune personne qui n'était guère plus qu'une enfant, je crois qu'elle avait environ seize ans lorsque nous nous rencontrâmes, n'était pas un médium professionnel. Les séances auxquelles ses amis étaient invités pour constater les manifestations extraordinaires qui se produisaient en sa présence, étaient rigoureusement privées. Elles offraient un avantage énorme pour les investigateurs puisque les faits étaient au-dessus de tout soupçon, d'autant plus que miss Showers fut toujours assez aimable pour se prêter à tous les contrôles demandés.

J'aurai l'occasion de rapporter plus particulièrement certains faits concernant la médiumnité de miss Showers dans le courant de cet ouvrage, me contentant, quant à présent, de ne parler que de ceux qui donnent des preuves de l'indéniable personnalité de John Powles.

Mme Showers et sa fille demeuraient en appartements quand je fis leur connaissance et il n'y avait ni moyens ni possibilité de tromper leurs amis, même en supposant qu'elles eussent le moindre intérêt à le faire.

Je dois ajouter aussi qu'elles ne connaissaient rien de mon existence ni de mes expériences dans l'Inde, toutes choses qui étaient passées depuis longtemps lorsque je les rencontrai.

A la première séance que miss Showers me donna pour des « figures d'esprits », elle s'assit simplement sur une chaise derrière les rideaux d'une fenêtre qui furent épinglés à mi-hauteur de façon à laisser à la partie supérieure une ouverture en forme de V.

La voix de « Peter » (principal contrôle de miss Showers, parlait tout le temps avec nous de derrière les rideaux et faisait des remarques sur les visages qui apparaissaient dans l'ouverture. Tout à coup, il me dit : « Mme Ross-Church, il y a ici un ami qui dit s'appeler John Powles et « désire vous parler, seulement il n'aime pas à se montrer parce qu'il n'est « pas du tout comme ce qu'il était. » — « Dites-lui de ne pas faire attention « à cela, répondis-je. Je le reconnaîtrai bien à certains détails. » — « Eh bien ! dit Peter, s'il « était ainsi, c'était une beauté », et aussitôt apparut un visage que, malgré des efforts d'imagination, je ne pus trouver le moins du monde ressembler à mon vieil ami. C'était dur, raide et sans apparence de vie. Peter ajouta, dès que l'image eût disparu : « Powles assure que si vous voulez « revenir souvent aux séances de Rosie (miss Showers) il se montrera avant « peu tout à fait lui-même. » Aussi comprendra-t-on que j'acceptai l'invitation avec empressement.

Un autre soir que je devais avoir une séance avec le même médium, la pensée me vint subitement de mettre dans ma poche la cravate verte. Mes deux filles m'accompagnèrent, mais je ne leur dis rien de ce qui se ratta-

chait à ce souvenir. Aussitôt la séance commencée, Peter m'appela : « Eh bien, « Mme Ross-Church, faites passer le foulard, Powles est là. » — « Quel fou- « lard ? demandai-je. » — « Comment... Mais la cravate de Powles, cela va « sans dire, celle que vous avez dans votre poche. Il veut que vous la lui « mettiez autour du cou. » Les spectateurs me regardaient avec stupéfaction pendant que je tirais le foulard de ma robe. La figure de John Powles apparut bien différente de la fois précédente en ce qu'elle avait repris ses traits véritables et son teint, mais ses cheveux et sa barbe qui, pendant sa vie étaient châtains, semblaient si phosphorescents qu'on les eût dit de feu ardent.

Je montai sur une chaise et lui attachai le foulard autour du cou puis je lui demandai de vouloir bien m'embrasser. Il secoua la tête ; alors Peter me dit : « Donnez-lui votre main » ce que je fis et John l'embrassa. Ses moustaches me brulèrent, ce que je ne puis m'expliquer mais dont je constate le fait ; puis il disparut avec le foulard, que, depuis, je n'ai jamais revu malgré les recherches que nous fîmes dans la chambre.

La chose que je vais raconter maintenant sur John Powles est tellement saisissante que je redoute les critiques qu'elle soulèvera contre moi, mais si je n'osais pas rapporter les histoires effrayantes, je crois que ce ne serait pas la peine d'écrire.

Je quittai ma demeure dans Bayswater, un dimanche soir, pour dîner avec M. et Mme Georges Neville, à la Terrasse de Regent Park, pour avoir ensuite une séance avec miss Showers. La société était nombreuse et je me plaçai à table à côté de Rosie. Pendant le repas, elle me dit plaintivement que sa mère était allée à Newport pour y passer la nuit et qu'elle était effrayée en songeant qu'elle devrait dormir seule parce que les esprits la tourmente- raient. Aussitôt une idée lumineuse jaillit en mon esprit et je lui demandai de venir coucher avec moi à Bayswater car j'étais très désireuse d'éprouver son pouvoir lorsque nous serions seules ensemble. Miss Showers accepta mon invitation et il fut convenu qu'elle viendrait avec moi.

Après dîner, les invités s'assirent pour la séance mais à la surprise géné- rale et au désappointement de chacun, il ne se manifesta rien. Il était une heure quand Rosie et moi montâmes en cab pour regagner Bayswater. Nous étions à peine parties quand nous fûmes saluées par un bruyant éclat de rire près de nos oreilles. « Qu'y a-t-il, Peter ? » demanda miss Showers. — « Je « ne puis m'empêcher de rire, répondit-il, en songeant aux figures qu'ils « ont faites en ne voyant rien apparaître ! Pouviez-vous supposer que « j'allais dépenser tout votre pouvoir pour eux, alors que je savais que je « devais venir avec vous chez Mme Ross-Church. Je me propose de vous « montrer cette nuit ce qui peut s'appeler une vraie séance. »

Quand nous arrivâmes chez moi j'entrai avec mon passe-partout. La mai-

son était pleine car j'avais sept enfants, quatre domestiques et une sœur mariée qui demeurait avec moi, mais ils étaient tous couchés et endormis.

Le temps était froid et quand je fis entrer miss Showers dans ma chambre à coucher, un bon feu était allumé dans la grille. Ma sœur occupait une chambre qui ouvrait sur la mienne mais je fermai sa porte et la mienne et je mis les clés sous mon oreiller. Alors, Rosie et moi nous nous déshabillâmes et nous mîmes au lit. Quand j'eus éteint le gaz nous trouvâmes que la chambre était relativement éclairée car j'avais attisé le feu et un reverbère de la rue, placé vis-à-vis de ma fenêtre, répandait des rayons lumineux par les persiennes et éclairait le plafond. Aussitôt que miss Showers fut au lit, elle dit : « Je suis anxieuse de savoir ce que Peter va faire » et je répondis : « J'espère qu'il n'osera pas arracher nos couvertures de lit. » Nous avions quatre couvertures, une courtepointe et un édredon. Je n'avais pas fini de parler que le tout fut arraché, jeté en l'air et retomba au pied du lit nous laissant toutes découvertes. Nous sautâmes pour allumer une bougie et refaire notre lit, ayant soin de bien border draps et couvertures, mais nous n'étions pas plutôt recouchées que la même plaisanterie fut renouvelée. Cela nous rendit de mauvaise humeur et nous adressâmes de réelles injures à Peter pour cette désagréable conduite à notre égard, sur quoi, sa voix nous déclara qu'il ne recommencerait plus mais que nous n'aurions pas dû lui donner la pensée d'essayer. « Vous auriez beaucoup mieux fait de vous montrer vous-même, Peter, dis-je, c'est ce que je vous demande de faire. » Il répliqua : « Je suis ici, ma chère, tout près de vous ! » Je tournai la tête et, près du lit, se tenait une figure sombre pendant qu'une autre parfaitement distincte se promenait par la chambre. Je dis : « Je ne puis voir votre visage. » Il répondit : « Je vais venir plus près de vous. » Sur ce, la figure s'éleva en l'air jusqu'à ce qu'elle fût suspendue la face tournée vers nous au-dessus du lit. Dans cette position on aurait cru voir une énorme chauve-souris aux ailes étendues ; c'était silencieux, indistinct mais de substance très visible. Peter nous dit alors que nous avions épuisé tout le phosphore de nos corps dans cette longue soirée et que nous lui avions à peine laissé de quoi se rendre translucide.

Un instant après il se rapprocha de nous et s'étendit sur le dessus du lit entre miss Showers et moi.

Ce sans-gêne nous fâcha grandement parce qu'il était très lourd et occupait une trop grande place, mais il prit quelque temps avant de consentir à se retirer.

Pendant cette manifestation, l'autre esprit que Peter appelait « le Pope » continuait sa promenade en touchant à tout dans la chambre qui était ornée de quantité d'objets ; et Peter lui dit plusieurs fois :

« Faites attention, Pope, prenez garde, ne cassez pas les bibelots de « Mme Ross-Church. »

Les deux firent tant de bruit qu'ils éveillèrent ma sœur dans la chambre voisine et qu'elle frappa à la porte demandant d'une voix alarmée : « Florence, que se passe-t-il chez vous ? Vous allez réveiller toute la maison ! » Quand j'eus répondu : « Ne vous préoccupez pas, ce ne sont que des « esprits », elle poussa un cri perçant, féroce et se plongea sous ses couvertures. Elle affirma toute la journée qu'elle avait bien cru entendre des pas et des voix d'êtres humains.

A la fin, les manifestations devinrent si rapides que huit ou dix mains nous touchèrent à la fois si bien que je demandai à Rosie si elle voulait bien me permettre de l'attacher. Elle fut assez aimable pour y consentir. En conséquence, je sortis du lit et, ayant soigneusement attaché ses mains dans sa robe de nuit, je les cousis au matelas avec du fil et une aiguille. Alors, Miss Showers me dit qu'elle se sentait prise par le sommeil et le dos tourné vers moi, position qu'elle était obligée de garder à cause de la façon dont ses mains étaient retenues, elle me sembla apparemment endormie bien que, par suite, je reconnus qu'elle était « entransée ».

Pendant quelque temps rien ne se produisit, les figures avaient disparu, les voix avaient cessé et je croyais la séance finie. Bientôt, cependant, je sentis une main se poser sur ma tête et des doigts commencèrent à me caresser doucement et à friser les courtes boucles de mon front. Je murmurai. « Qui est là et j'entendis répondre : « Ne me reconnaissez-vous « point ? Je suis John Powles... Enfin ! Enfin, après dix ans de silence, je « vous revois et je vous parle face à face ! » — « Comment puis-je savoir « que ceci est bien votre main, dis-je, Peter est bien capable de matérialiser une main pour me tromper. » Aussitôt, la main quitta ma tête et le dos en passa sur ma bouche et, sentant qu'elle était velue, je me souvins combien les mains de John Powles l'étaient devenues à l'exposition du soleil de l'Inde pendant les exercices de tir, de sorte que je lui avais donné le surnom d'Esaü. Je me rappelai aussi qu'il s'était démis le poignet gauche en jouant au cricket. « Laissez-moi toucher votre poignet », dis-je, et ma main rencontra aussitôt l'os élargi. « Je voudrais me rendre compte d'où « sort votre main, dis-je encore, et, avec sa permission, je suivis depuis les « doigts et le poignet jusqu'au coude et à l'épaule qui se terminait dans le « dos de miss Showers.

— Cependant, je n'étais point encore satisfaite et je trouvais difficile de croire à l'identité d'une personne qui m'était si chère... J'avais si peur d'être trompée !

— « Je voudrais voir votre visage » continuai-je. — « Je ne puis vous le « montrer cette nuit, répondit la voix, mais vous le sentirez. » Et la figure,

avec sa barbe et ses moustaches, se plaça un instant contre la mienne, puis la main se replaça sur mes cheveux, et pendant qu'elle continuait à tirailler et à caresser mes frisettes, la propre voix de John Powles me parla de tout ce qui était arrivé d'important quand nous étions amis sur la terre.

Imaginez deux personnes qui furent intimement liées pendant des années se rencontrant seules après une longue et douloureuse séparation, songez à toutes les choses intimes qu'elles auront à se dire et vous comprendrez pourquoi je ne puis écrire la conversation qui eut lieu entre nous cette nuit-là. Afin de bien me convaincre de son identité, John Powles me parla de tous les chagrins que j'avais éprouvés alors et que j'éprouvais encore ; il me mentionna des scènes, tantôt tristes tantôt gaies, dont nous avions été témoins ensemble. Il me rappela quelques incidents qui avaient fui de ma mémoire et me nomma des gens et des lieux connus de nous seuls.

Eussé-je été incrédule au Spiritisme que cette nuit m'aurait convertie. Tandis que cette voix, dont le son me rappelait le doux souvenir de mon vieil ami, me parlait et que sa main errait dans ma chevelure, Miss Showers continuait à dormir ou semblait sommeiller me tournant le dos et les mains attachées dans ses manches et ses manches cousues au lit. Mais, eût-elle été tout éveillée et avec les mains libres, elle n'aurait pu me parler avec la voix inoubliée de Powles de choses qui s'étaient accomplies alors qu'elle n'était qu'une enfant et à plusieurs milliers de lieues de là. Et j'affirme que la voix me parla d'événements que John Powles pouvait seul avoir connus. Il ne manqua pas de me rappeler la promesse qu'il m'avait faite et combien de fois il avait essayé de l'exécuter et il m'assura qu'il serait toujours avec moi désormais. Il était jour quand la voix se tut et Miss Showers, sortie de transe, et moi étions si épuisées que, nous pouvions à peine soulever nos têtes de l'oreiller. Je ne dois pas oublier que dès que nos yeux se rouvrirent à ce monde de chagrins et de labeurs, nous pûmes constater qu'il y avait à peine un objet de la chambre qui n'eût été changé de place ; les tableaux étaient tournés la face contre le mur, les faïences du lavabo étaient entassées contre le garde-feu, la garniture de la cheminée était sur la table de toilette, en un mot, toute ma chambre avait été mise sens dessus dessous.

(*à suivre*).

FLORENCE MARRYAT.

Pour la traduction :

LÉOPOLD DAUVIL.

Le Gérant : P. LEYMARIE.

Mayenne. — Imprimerie Ch. Colin

Ouvrages d'ALLAN KARDEC sur le Spiritisme

Le Livre des Esprits (Partie philosophique), contenant les principes de la doctrine spirite. — Vol. in-12, 46e édition. Prix : 3 fr. 50 c.

Le Livre des Médiums (Partie expérimentale). Guide des médiums et des évocateurs, contenant la théorie de tous les genres de manifestations, 1 vol. in-12, 37e édition. Prix : 3 fr. 50.

L'Evangile selon le Spiritisme (Partie morale), contenant l'explication des maximes morales du Christ, leur application et leur concordance avec le Spiritisme. 1 vol. in-12, 38e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le Ciel et l'Enfer, ou la Justice divine selon le Spiritisme, contenant de nombreux exemples sur la situation des Esprits dans le monde spirituel et sur la terre, 1 vol. in-12, 16e édition. Prix : 3 fr. 50.

La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme, un vol. in-12, 15e édition. Prix : 3 fr. 50.

Œuvres posthumes d'Allan Kardec, contenant sa biographie et le discours prononcé sur sa tombe par Camille Flammarion, 2e édition. Prix : 3 fr. 50.

Le répertoire du Spiritisme, par M. Crouzet, avocat, 3 fr. au lieu de 5 fr. Guide précieux pour les spirites qui veulent faire des recherches dans les treize premières années de la Revue et les six ouvrages fondamentaux.

ABRÉGÉS

Qu'est-ce que le Spiritisme? Introduction à la connaissance du monde invisible ou des Esprits, 1 vol. in-12, 23e édition, 1 fr.

Le spiritisme à sa plus simple expression. Exposé sommaire de l'enseignement des Esprits et de leurs manifestations. Brochure in-18 de 36 pages, 15 cent., 0 fr. 20 port payé : vingt exemplaires. 2 francs ; par la poste 2 fr. 60 cent.

Résumé de la loi des phénomènes spirites. Brochure in-18, 10 centimes ; par la poste 15 centimes.

Caractères de la révélation spirite. Brochure in-18, 15 cent. ; par la poste 0 fr. 20 : vingt exemplaires, 2 francs ; par la poste, 2 fr. 60 cent.

Les Fluides, 0 fr. 25.

Esquisses géologiques de la terre, 0 fr. 25.

EN VENTE : **Buste d'Allan Kardec**

Bronze de 0 m. 30 de hauteur : 60 francs. 0 m. 20 : 40 francs.

Portrait d'Allan Kardec. — Album	1 fr. 50
Grand portrait d'Allan Kardec, photogravure	1 fr. 50
2 Tableaux-gravures du Médium Fabre. . . . . 1 fr. 50 et	3 fr. 50
Portrait du Curé d'Ars et du Dr Demeure, chacun . . depuis	1 fr. »
Tête de Christ du Médium Fabre : 5 fr., 3 fr. 50, 1 fr. 50 et 0 fr. 50.	
Photographies spirites, obtenues par William Crookes. 1 fr. et	1 fr. 50
3 dessins médianimiques de Victorien Sardou. 1 fr. 50, 2 fr. et	2 fr. 50

De Rochas (Colonel de), les frontières de la Science, 1re série, 2 fr. 50 ; 2e série..... 3 fr. 50.

Stainton Mosès (W.). Enseignements spiritualistes (Port payé)..... 5 fr.

Rapport sur le spiritualisme, par le Comité de la Société dialectique de Londres, avec les attestations orales et écrites. Traduit de l'anglais par le Dr Dusart, in-8° de 352 pages, port payé 5 fr.

Crowe (Mistress Catherine). Les Côtés obscurs de la Nature ou Fantômes et Voyants..... 5 fr

Grimard. Une échappée sur l'Infini, synthèse admirable de la philosophie spirite, son histoire depuis la haute antiquité..... 3 fr. 50

— La famille Hernadec, roman spiritualiste du plus haut intérêt..... 2 fr. 50

Crookes (William). Recherches sur les phénomènes spirites, la force psychique, illustré. 3 fr. 50

Travaux d'un savant chimiste, membre du bureau de la Société Royale de Londres.

Sir Alfred Russell Wallace, savant naturaliste anglais. Les miracles et le moderne spiritualisme. Broché 10 fr., relié 12 fr. 50 (*Epuisé*).

Ouvrage in-18°, carré de 400 pages (orné du portrait de l'auteur) ; très belle édition.

M. Sage. Mme Piper et la société anglo-américaine pour les recherches psychiques.

Préface de Flammarion..... 3 fr. 50

— La Zone frontière entre l'autre monde et celui-ci..... 3 fr. 50

Denis (Léon). Après la mort. Exposé de la philosophie des esprits, ses bases scientifiques et expérimentales, ses conséquences morales. 2 fr. 50

Espérance (E. d'). Au pays de l'Ombre. 1 vol. de 360 pages, orné de 28 planches hors texte ; traduit de l'anglais par A. B..... 4 fr.

XXX. — Trois dualités de l'espace : les Origines et les Fins, cosmogonie médianimique présentant un grand intérêt..... 1 fr. 50

XXX. — Entretiens spirites. Communications spirites faisant suite aux Origines et les Fins. 2 fr

Publications spirites et spiritualistes périodiques

Le Messager, journal bi-mensuel, à Liège (Belgique). — Union postale, 5 fr. par an.

La Tribune psychique, organe mensuel de la Société d'Etudes des phénomènes psychiques, 57, rue du faub. St-Martin, Paris, (10e) 5 fr. par an.

Annales des Sciences psychiques, paraissant tous les deux mois, dirigées par le Dr Dariex, 6, rue du Bellay, Paris. — 12 fr. par an.

La Vie d'Outre-Tombe, revue mensuelle de la fédération des groupes spirites de Charleroi (Belgique), chez M. Pouillard, 78, rue St-Charles à Jumet-Gohyssart.

La Lumière, revue mensuelle, 23, rue Poussin, Paris. — 6 fr. par an, Etranger, 7 fr.

Le Spiritualisme moderne, 36, rue du Bac, Paris, bi-mensuel, un an, 5 francs.

La Paix universelle, bi-mensuelle, 5, cours Gambetta, à Lyon. — 3 fr. par an.

Revue scientifique et morale du Spiritisme. Mensuelle. France, 10 fr. par an. Etranger, 12 fr. — 40, boulevard Exelmans, Paris.

Le Lotus bleu, revue théosophique mensuelle, 10, rue Saint-Lazare, Paris, 10 fr. par an.

L'Initiation, revue mensuelle, 5, rue de Savoie, Paris. — 10 fr. par an.

Revue du Monde invisible. Mensuel, 29, rue de Tournon, Paris. — France, 10 fr., Etranger, 12 fr.

Bulletin de la Société d'études psychiques de Nancy ; secrétaire, M. Thomas, rue du faubourg Saint-Jean, 25, à Nancy. France, 5 fr. Etranger, 6 fr.

Bulletin de l'Institut général psychologique, 14, rue de Condé, Paris. S'envoie aux membres de cette Société. 20 fr. par an.

La Revue du Bien, illustrée, Directeur Marc Legrand ; mensuelle, abonnement 6 fr., 110, rue du Bac, Paris.

Bulletin du Centre d'études psychiques de Marseille, 41, rue de Rome. — M. Anastay, Directeur.

Proceedings of the Society for psychical Research, Revue trimestrielle très importante, chaque numéro, formant un volume, 4 fr. 50 ; chez Kegan Paul, Trench, Trubner et Cie, Ludgate Hill, à Londres.

Light, journal hebdomadaire, 110, St-Marlin's Lane, W. C. London recommandé. — 13 fr. 50 par an.

Philosophical Journal, hebdomadaire, à San-Diégo, cal. (Etats-Unis). — 13 fr. par an.

La Science Astrale, revue consacrée à l'Etude pratique de l'astrologie, Directeur Ch. Barlet. Un an, 10 fr., étranger, 12 fr.

The Banner of Light, journal hebdomadaire, Boston, Mass., 9, Bosworth Street. — 13 fr. par an.

Revista Spirita, mensuelle ; directeur, M. S. Moura, à Bahia (Brésil),

Lumen, mens. Direct. Dr Quirition. López Gómez, Pantona, 51, Carrada (Espagne).

La Nueva Era. — Zulota 18 ; Mexico.

La Revelacion, mensuel, calle San Fernando n° 34, à Alicante (Espagne). — Etranger, 7 pesetas 50 cents.

Verdade et Luz, mensuel, 6, rua do Lavapés, à Sao Paulo (Brésil).

Novo Sunce, mens. Direct. Dr Gustav Gaj, à Jastrebarsko (Hongrie).

Psychische Studien, journal mensuel, sous la rédaction du Professeur Maier, docteur en philosophie. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse 4. — Prix, 10 marks par an.

Zeitschrift für Spiritismus, journal hebdomadaire. Editeur et directeur. Fielgenhauer, Cologne. O. Mutze, Leipzig, Lidenstrasse, 4, Prix, 6 marks par an.

Norgendœnringen, mens, Skien (Norwège).

Les Merveilles de la vie, directeur M. Vitolt Chlopicki, 30, rue Vilcza, à Varsovie.

Le Progrès spirite, mensuel, 5 fr. par an, étranger 6 fr. — 61, rue de l'Avenir, Les Lilas (Seine).

La Vie nouvelle et philosophie de l'avenir, hebdomadaire, O. Courier, à Beauvais. — France, 10 fr., Union postale, 12 fr.

The progressive Thinker, journal hebdomadaire, rédacteur J. R. Francis ; Chicago-Illinois. — 1 dollar par an.

The Harbinger of light, mensuel, à Melbourne (Australie). — 8 fr. par an.

Light of Truth, journal hebdomadaire publié à Cincinnati, Ohio, 7.512 Race Street : C. Stowel, éditeur. — 1 dollar par an.

Luz y Union, directeur D.-J. Esteva Marata, Barcelona (Espagne).

L'Etincelle, organe de l'Union des églises, religieuse-libérale, directeur : l'abbé Julio, 111, rue Fontenay, à Vincennes (Seine). Abonnement 5 fr. Etranger 7 fr.

Le journal de Magnétisme paraît tous les mois, sous la direction de M. H. Durville ; abonnement 10 francs par an pour l'Union postale ; 23, rue St-Merri — Paris — 4e arrondissement.

Revista Espirita, mensuelle, à Porto Allègre Rio Grande do Sub (Brésil).

La Fraternidad universal, mensuelle. Dir. fondat. Ugarte à Buenos-Ayres.

A d'Onde Vamos, mens. Plaza Sotomayor, n° 3, à Valparaiso (Chili).

Reformador, mensuel, rua do Rosario, 97, à Rio-de-Janeiro (Brésil).

Constancia, revue hebdomadaire, directeur, P. M. Cosme Marino, rue Tucuman, 1736, à Buenos-Ayres (République Argentine). — 15 fr. par an.

Mayenne, Imprimerie Ch. COLIN.